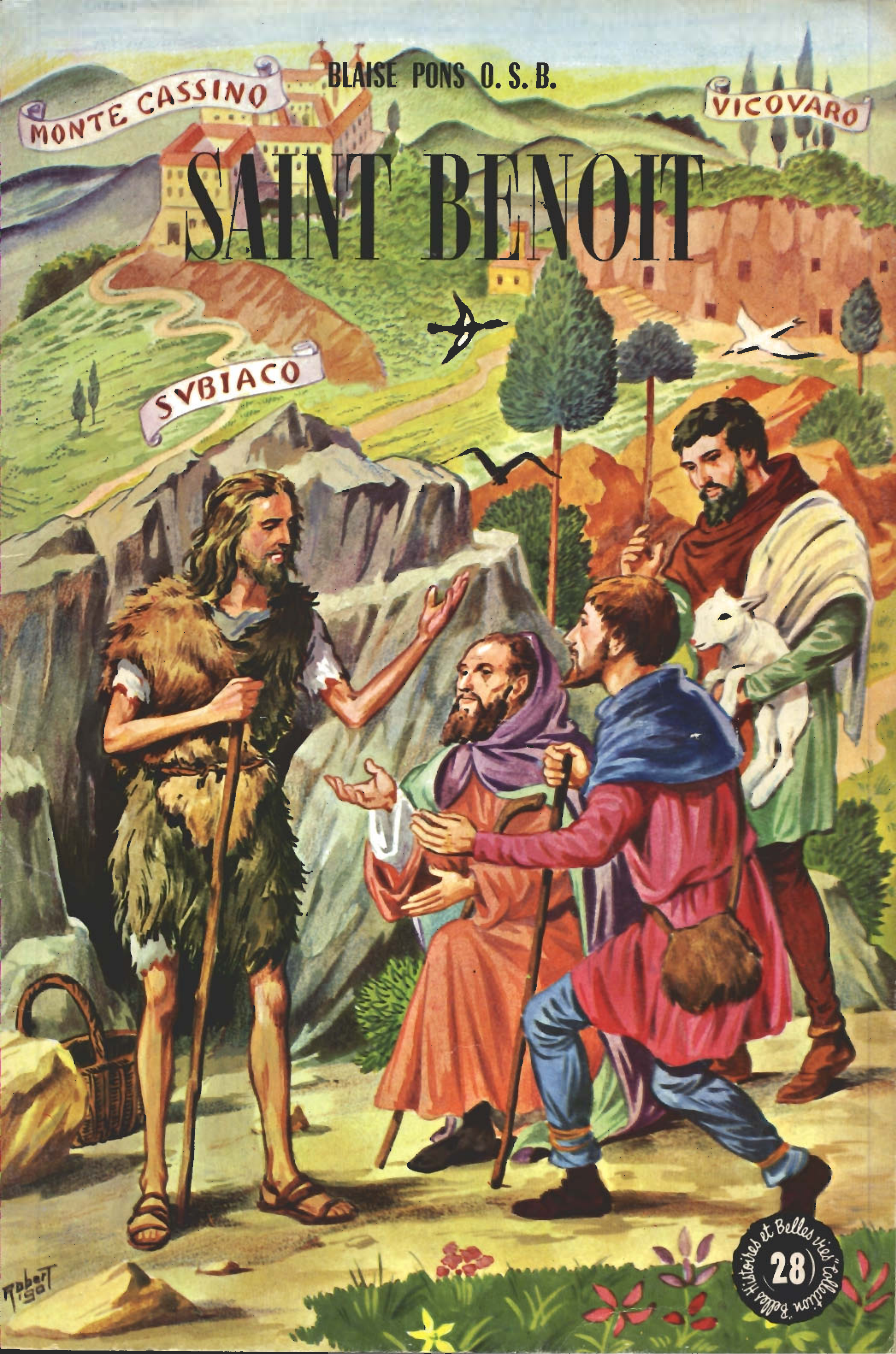

BLAISE PONS O. S. B.
SAINT BENOIT
MONTE CASSINO
VICOVARO
SVBIACO
Robert 1950
"Belles Histoires et Belles vies" collection
28

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

Le saint dont tu vas lire ici l'histoire est l'un de ceux qui auront eu sur le monde la plus grande influence, par l'exemple de sa vie, par le livre de sa Règle, par le développement et la multiplication de ses monastères, au cours du moyen âge et encore aujourd'hui.

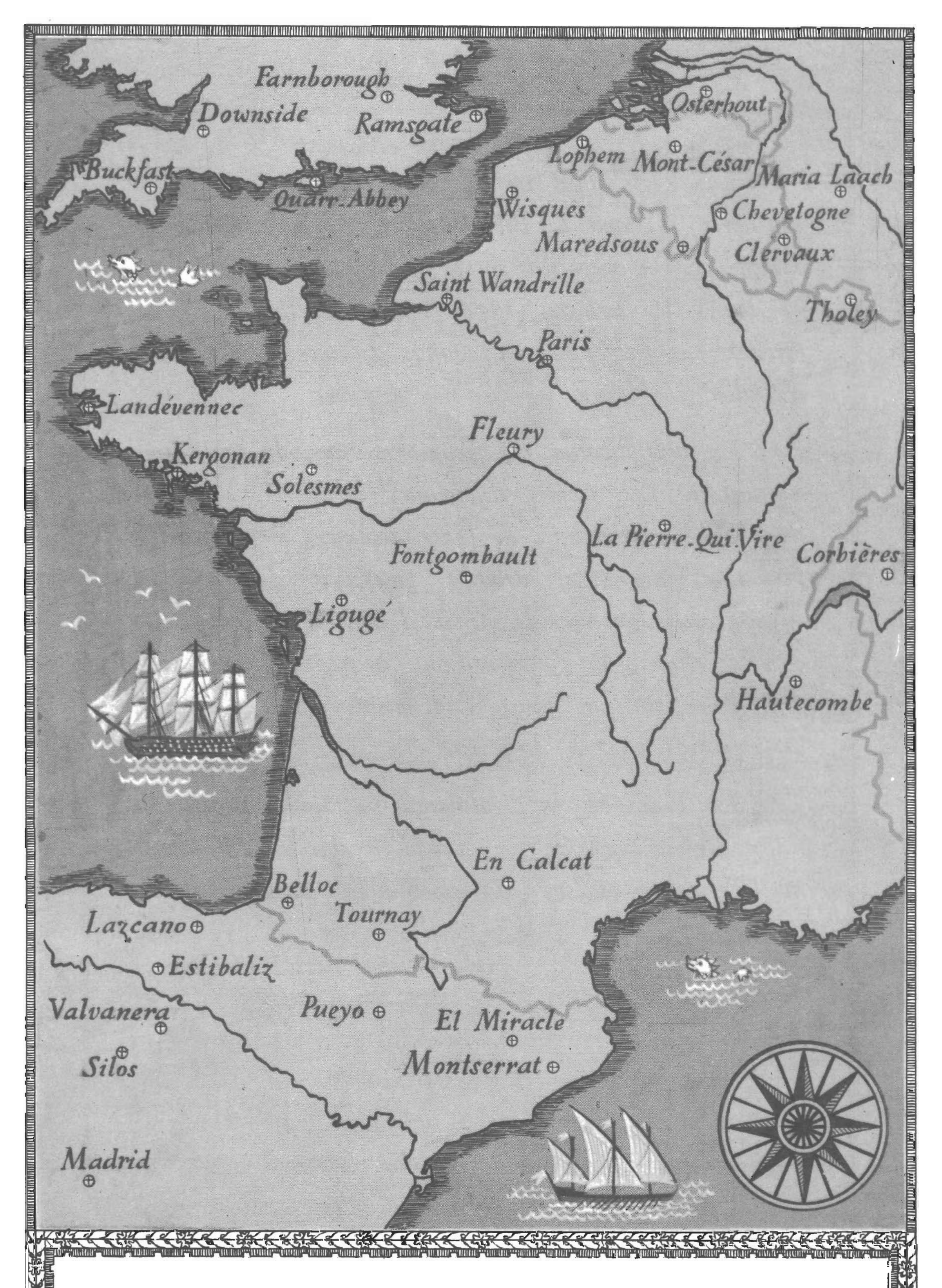
Sa vie, toute de prière et de travail, de droiture et de charité, à une époque où les vertus chrétiennes étaient combattues par le paganisme des Barbares, fut un exemple puissant pour des milliers d'hommes qui désiraient faire de leur vie quelque chose de beau. Les contemporains de saint Benoît avaient surtout été impressionnés par le nombre de ses miracles. Le Pape Grégoire le Grand mit par écrit les récits qu'on ne cessait d'en faire.

La Règle qu'il écrivit, pleine de conseils sages et équilibrés, fut avec la Bible le livre le plus répandu au moyen âge. On en possède encore des centaines de manuscrits de toutes les écritures et de toutes les langues. Dans certains cas même, elle est l'unique document qui permette d'étudier une langue aujourd'hui disparue.

La multiplication des monastères sauva la civilisation occidentale. Les moines, défricheurs de terres, bâtisseurs de villes, constructeurs de ponts, copieurs de manuscrits, protecteurs des serfs, arbitres pacifiques des querelles seigneuriales, sauvèrent le monde d'alors de la misère et de la sauvagerie. Aujourd'hui encore, les monastères bénédictins sont, au milieu d'un monde agité et inquiet, des oasis de paix et de prière.

En lisant ce livre, demande à saint Benoît de t'apprendre à sanctifier ton travail, à chercher Dieu tout au long de ta vie et à Le glorifier en toutes choses.

Abbé Gaston COURTOIS



PRINCIPAUX MONASTÈRES BÉNÉDICTINS EN FRANCE

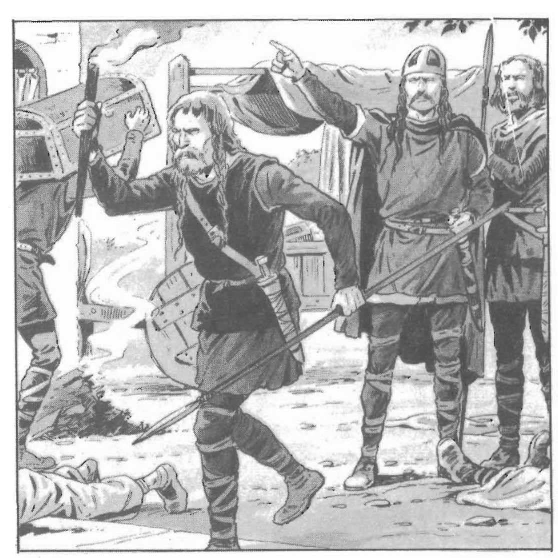
ET DANS LES RÉGIONS LIMITROPHES



1 Benoît naquit à Nursie, vers 480.
Nursie est une ville d'Italie, à une centaine de kilomètres au nord de Rome, dans l'Ombrie. Ses habitants ont toujours eu une grande réputation de sagesse et d'honnêteté.

Le nom de Benoît — Benedictus, en latin — veut dire : « béni ».

Hélas ! cet enfant béni de Dieu venait au monde à une époque qui semblait plutôt maudite...



2 Les pays d'Occident (ceux qui forment aujourd'hui : l'Italie, la Suisse, la France, l'Allemagne, les Pays-Bas, la Belgique) étaient dans la misère. Les Barbares ravageaient les campagnes, prenaient et pillaient les villes. Ils étaient même assez puissants pour faire nommer ou abdiquer les empereurs.

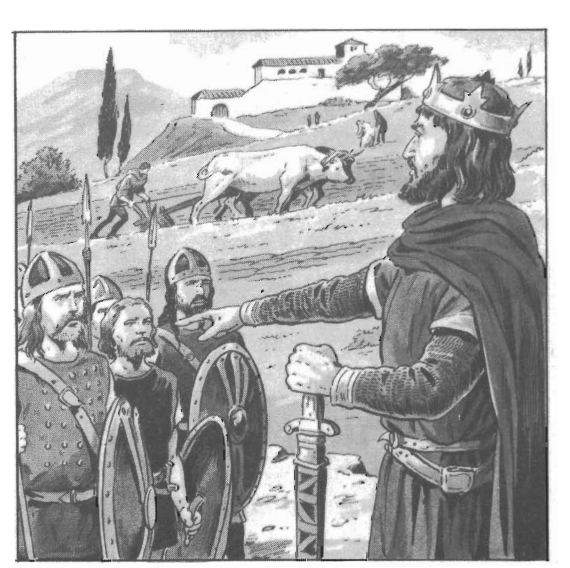
La plupart des chefs barbares étaient païens ou hérétiques.



3 Les routes étaient peu sûres : les gens n'osaient plus voyager.

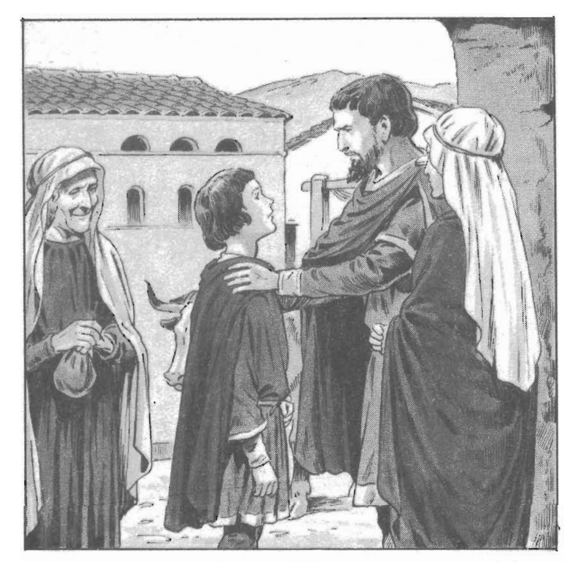
Les terres restaient en friche. Comme on ne récoltait plus de blé, les gens n'avaient plus de quoi manger.

Les écoles étaient fermées, et les enfants passaient leur temps à mendier ; et quand ils ne recevaient rien, ils chapardaient ce qu'ils pouvaient.



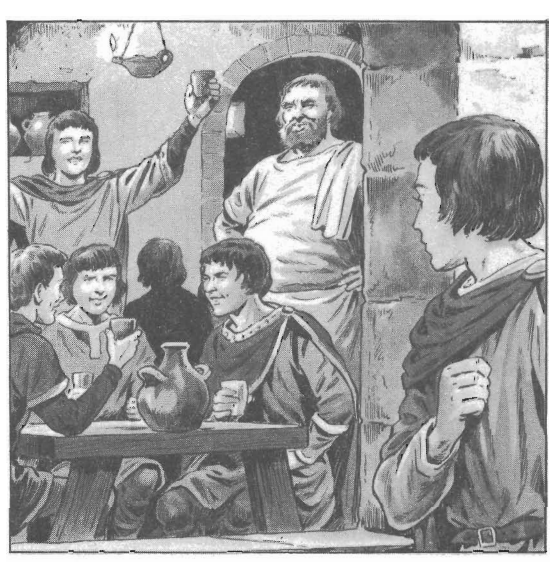
4 Heureusement, quelque temps après la naissance de Benoît, le roi des Ostrogoths, Théodoric, s'empara du pouvoir à Rome ; c'était un homme habile et intelligent. Il rétablit l'ordre, obligeant ses soldats à protéger les habitants.

Les cultivateurs purent à nouveau labourer leurs champs. Le commerce reprit. Les écoles rouvrirent.



5 Les parents de Benoît, qui ont déjà confié leur fille Scholastique à un couvent de religieuses, décident d'envoyer le jeune garçon à Rome pour faire ses études. Ils ont de grandes ambitions pour leur fils, et espèrent bien qu'il deviendra plus tard un fonctionnaire important.

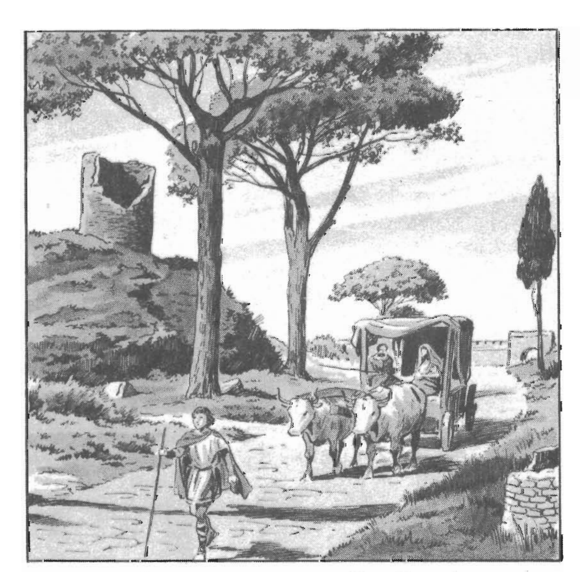
Comme à cette époque il n'y a pas de pensions pour les écoliers, ils le font accompagner par sa vieille nourrice, pour préparer ses repas et s'occuper de ses affaires.



6 Après quelques mois de classe, Benoît se rend bien compte qu'il ne profite guère de ses études.

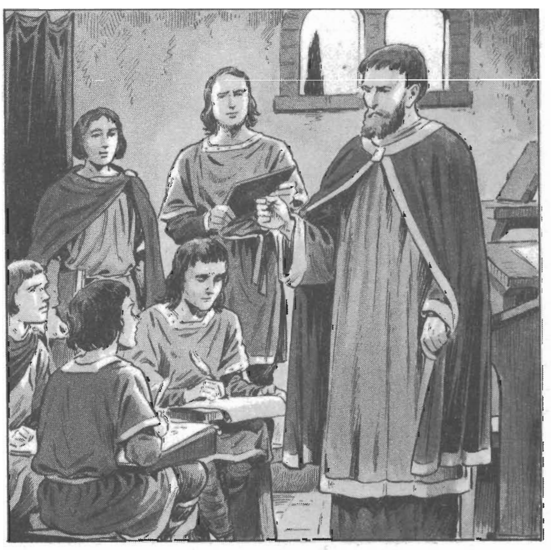
La plupart de ses camarades ne pensent qu'à fréquenter des auberges ou à faire ce que l'on appellerait aujourd'hui du marché noir.

Beaucoup de professeurs sont païens et s'intéressent peu à leurs élèves.



7 La bonne nourrice, Cyrilla, s'inquiète de voir son jeune maître perdre l'appétit et le sommeil dans une ville où le bruit et l'agitation rendent difficile le travail sérieux.

Elle propose à Benoît de quitter Rome et de partir à la campagne, dans son pays d'origine, à Enfide : là, Benoît pourrait tranquillement continuer ses études.



8 Il y avait, en effet, comme curé de la paroisse, un prêtre qui était à la fois pieux et savant. Il s'occupait, dans son presbytère, de l'instruction d'un groupe de jeunes gens.

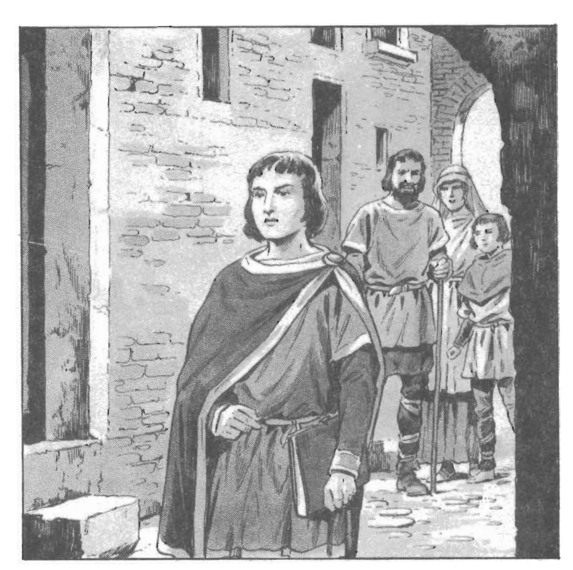
Benoît trouva là des compagnons sérieux, charitables et travailleurs.

Enfide est à une vingtaine de lieues de Rome. Benoît et sa nourrice y vécurent un certain temps.



9 Tout en suivant fidèlement les leçons du bon curé, en faisant consciencieusement ses devoirs et en apprenant par cœur ses leçons, Benoît réserve un temps de plus en plus prolongé à la prière et à la méditation.

Le curé est devenu son confesseur et lui apprend l'art de converser avec le Bon Dieu. Il insiste aussi sur le grand devoir de la charité fraternelle.



10 Il lui apprend à faire des petits sacrifices pour aider Jésus à sauver le monde et pour acquérir la maîtrise de soi.

Les habitants d'Enfide admirent ce beau jeune homme à la fois aimable et sérieux. On dirait qu'une lumière intérieure l'habite. Benoît pense toujours à la présence de Dieu en son âme, et ceux qui l'approchent se sentent devenir meilleurs.



11 On raconte que le premier miracle obtenu par les prières de Benoît est un miracle de charité, pour consoler sa brave nourrice.

Cyrilla est en effet tout en larmes : elle vient de laisser tomber par terre une passoire en terre cuite qu'elle a empruntée à une voisine pour passer du blé. La passoire est cassée en mille morceaux...



12 La pauvre Cyrilla est toute peinée : « Que va dire la propriétaire ?... On ne voudra plus rien me prêter ! »

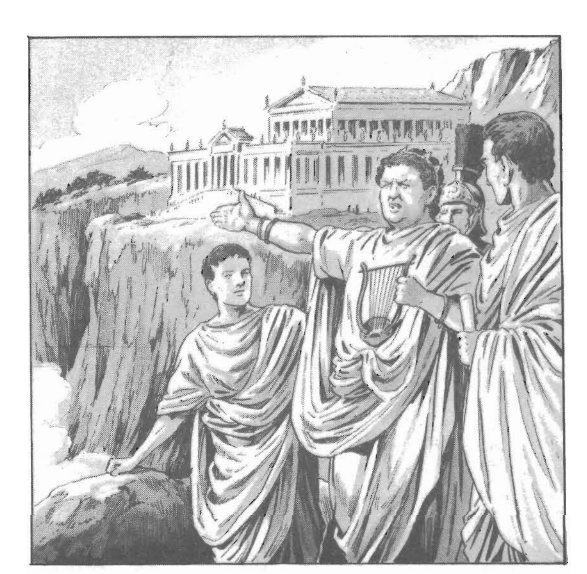
Benoît console de son mieux sa bonne nourrice, fait une prière et, oh ! merveille ! voilà que les morceaux se rassemblent, se soudent les uns aux autres.

La passoire est réparée...



13 Mais Benoît se sent de plus en plus attiré vers une vie de silence et de solitude. Le curé de la paroisse lui a raconté la vie de ceux qu'on appelait « les Pères du désert », c'est-à-dire de ces moines qui, en Egypte, passaient de longues années face à Dieu dans la prière et la pénitence.

A une petite distance d'Enfide et dans la même vallée, qui est celle de l'Anio, se trouve un site grandiose, tout en rochers et en précipices.



14 L'empereur Néron, qui avait des goûts bizarres et fastueux, avait décidé, trois siècles plus-tôt, de faire construire là un magnifique palais.

Pour que le paysage ait plus d'allure encore, il avait fait élever un barrage, créant ainsi un lac artificiel.

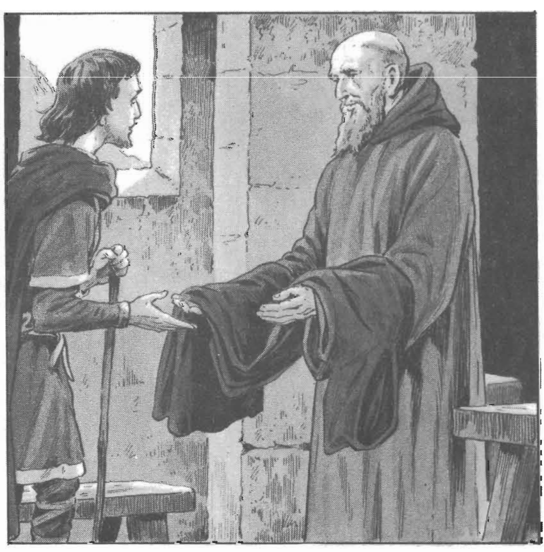
Mais au temps de Benoît, tout est redevenu aussi sauvage qu'auparavant.



15 Le palais est en ruines. Seul demeure le lac, au pied de grandes falaises pleines de broussailles épaisses.

Au cours d'une excursion, Benoît trouve sans peine une grotte qui lui convient. Gardant le secret de sa découverte, il se rend à quelque distance de là, où se trouve un monastère.

Le jeune homme s'entend avec un des moines, du nom de Romain, et voici ce qu'ils décident :



16 Pour ne pas éveiller l'attention, et afin d'éviter que Cyrilla ne vienne troubler la solitude de l'ermite, Romain gardera soigneusement le secret de la présence de Benoît dans les parages.

Mais il sera son directeur spirituel et il s'engage à lui procurer en même temps la nourriture quotidienne.

Ayant reçu de Romain l'habit religieux, Benoît s'en va joyeux prendre possession de sa grotte.



17 Elle est située près du bourg actuel de Subiaco, nom qui signifie : « sous le lac ».

Depuis longtemps un sanctuaire s'élève à cet endroit. Les murs sont en partie formés par la paroi rocheuse.

C'est le monastère du Sacro Speco, de la « Grotte Sainte ». Une petite communauté de moines bénédictins en a la garde.



18 La grotte même où vécut saint Benoît se voit encore dans le sanctuaire. Deux sculptures de marbre blanc évoquent de façon saisissante le souvenir de celui qui l'habita.

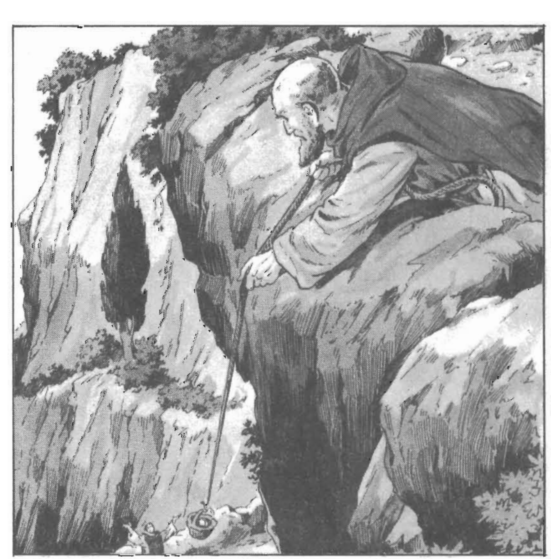
Au premier plan, on aperçoit le saint en prière. En arrière, posé sur un rocher, un panier à provisions, auquel est attachée une clochette.



19 En effet, le monastère de Romain était situé sur le plateau, et la grotte de Benoît à mi-hauteur d'une falaise qui tombe à pic.

Pour se rendre auprès de son disciple, le moine doit faire un long détour : descendre d'abord dans la vallée puis, au prix d'une rude escalade, remonter jusqu'à la grotte.

Or, il lui faut faire vite s'il ne veut pas attirer l'attention par ses allées et venues...



20 Benoît, qui est rempli d'idées, met au point un ingénieux système pour résoudre la difficulté.

Romain reste sur le plateau. Il avance jusqu'au bord de l'escarpement, juste au-dessus de la grotte de Benoît. Et, de là, il fait descendre au bout d'une longue corde (cinquante mètres au moins), un petit panier contenant les provisions.



21 Pour avertir l'ermite de l'arrivée de son repas quotidien, il a fixé une clochette à l'extrémité du câble. Lorsque Benoît, au milieu de ses prières, entend le tintement, il s'approche et vide le panier que l'autre remonte.

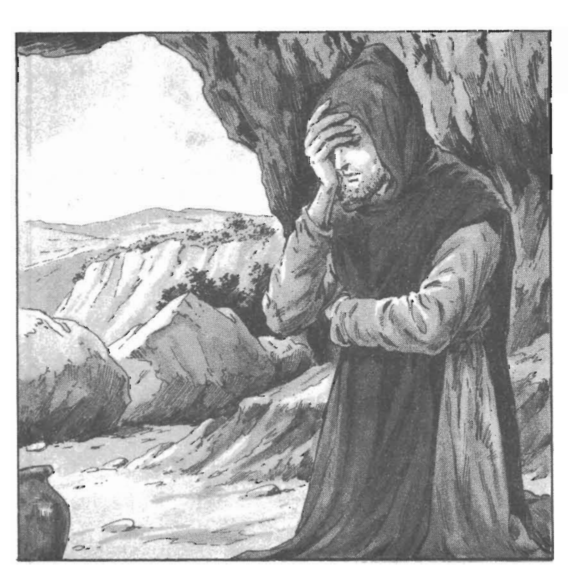
A vrai dire, le contenu n'est pas très abondant, puisque Romain ne peut offrir à son ami que la moitié de sa propre ration quotidienne... Chacun a donc le mérite d'un jeûne très sévère.



22 Mais la prière et la joie du sacrifice remplacent largement tout ce qui manque...

Cela dure trois ans d'une belle amitié fraternelle.

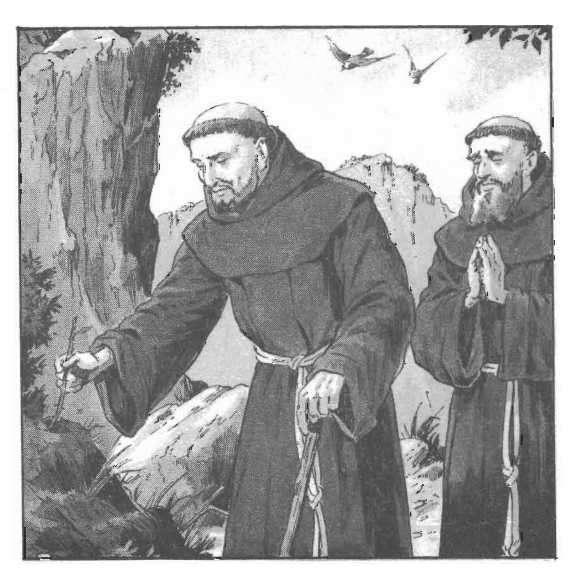
Le diable, bien sûr, essaye de contrarier les deux amis. C'est ainsi qu'un jour il fait en sorte que la clochette se brise contre un rocher.



23 Benoît ce jour-là ne dîne pas, mais il prie deux fois plus. Aussi le démon, furieux, décide de l'attaquer d'une autre façon. Et il est bien près de remporter la victoire...

Il lui suggère toutes sortes de mauvaises imaginations, à tel point que l'ermite, troublé, est presque décidé à abandonner sa grotte.

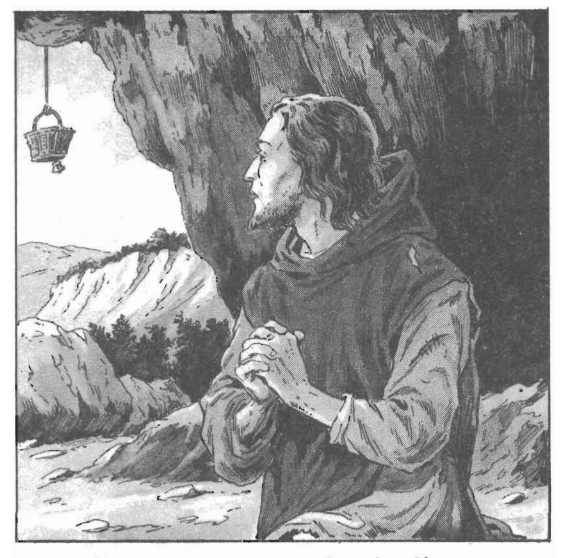
C'est une vieille tactique du démon, et on s'y laisse facilement prendre !



24 Benoît cependant se ressaisit et, comprenant que la souffrance corporelle matera son imagination, il va se rouler héroïquement dans un buisson d'épines. A ce prix la tentation est vaincue.

Et l'on raconte que François d'Assise, de passage à Subiaco, plus tard, planta à l'endroit du buisson un rosier dont chaque feuille pousse avec une petite tache rouge sang. (1)

(1) Voir, dans la même collection : **« Saint François d'Assise »**, par l'Abbé Jean Pihan.



25 Il y a une période de l'année où Romain ne vient pas ravitailler Benoît : c'est pendant les quarante jours du Carême.

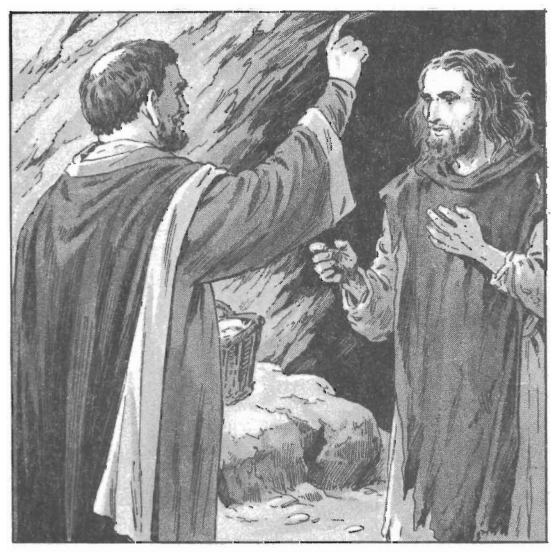
Le solitaire les passe dans un jeûne très rigoureux, mais parmi des prières tellement ferventes qu'il en oublie le temps et que le jour de Pâques le prend chaque fois au dépourvu.

Lorsque le bruit familier de la clochette lui annonce son repas pascal, il n'en croit pas ses oreilles : « Déjà ! »



26 La troisième année qu'il passe dans sa grotte, il a, à la fin du Carême, une surprise bien plus grande encore : il est tiré de sa méditation par l'appel inattendu d'une bonne voix joviale.

Levant la tête, Benoît se trouve en présence d'un curé de village, un peu essoufflé par l'escalade et portant un sac à provisions autrement rebondi que la corbeille accoutumée.



27 « Joyeuses Pâques ! » dit le prêtre. « Pâques ?

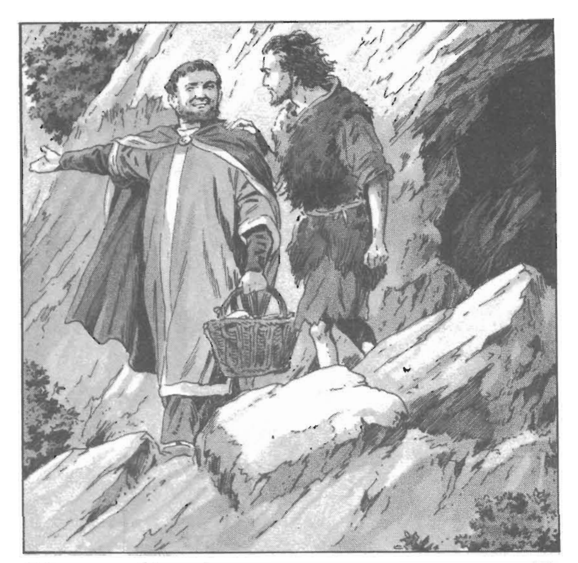
— Mais oui, et je viens de faire une fameuse course pour célébrer la fête avec vous ! »

Et le bon prêtre de raconter ce qui s'est passé : tandis qu'il était en train de préparer son repas pascal, le Seigneur lui a donné l'ordre d'aller le partager avec son serviteur souffrant de la faim dans son ermitage.



28 Benoît ne s'y trompe point. Il comprend que Dieu juge suffisante l'épreuve de la solitude. Après trois ans de prières et de sacrifices, il est assez préparé à la mission que la Providence veut lui confier.

En attendant, Benoît, aimable, fait bon accueil à son visiteur qui l'invite à goûter aux bienfaits du Tout-Puissant.

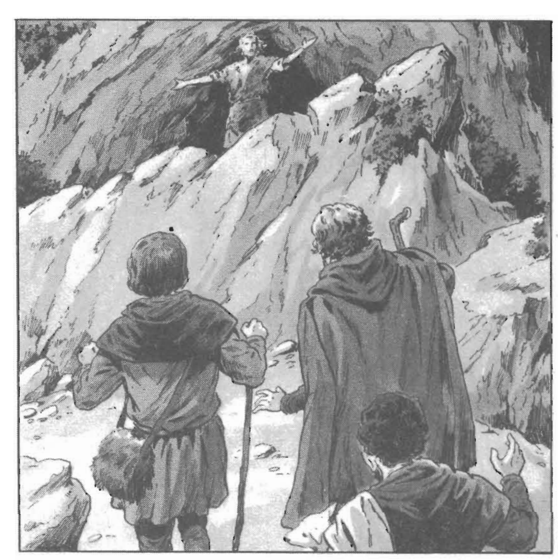


29 « C'est bien certainement Pâques [1] pour moi, lui dit-il, puisque j'ai la joie de vous voir ! »

Ils font honneur au repas, en parlant des choses du ciel. Et lorsqu'ils se quittent, ils sont devenus deux amis.

Bien entendu, tout le pays est vite au courant de la façon dont le prêtre a passé le jour de Pâques et de la présence d'un solitaire dans le ravin. C'est à qui viendra visiter la caverne.

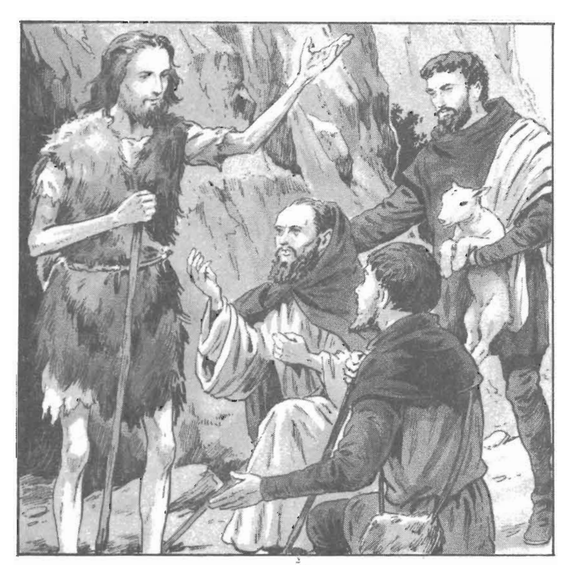
(1) Notre fête de Pâques rappelle la Pâque juive qui signifie « passage ».



30 Les premiers à découvrir l'ermite sont des bergers des environs.

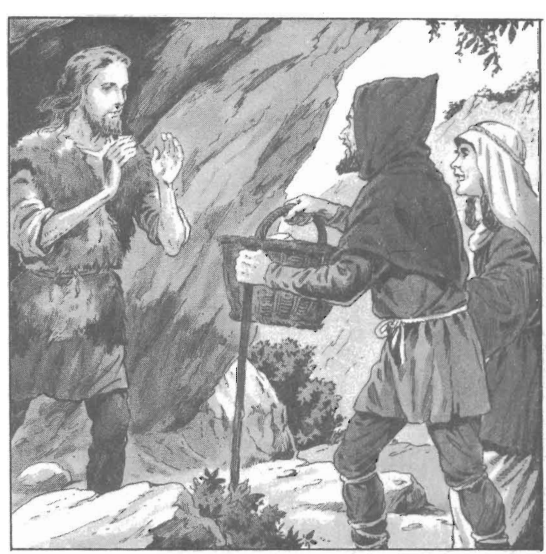
Devant l'homme décharné et vêtu d'une peau de chèvre, qui vit au fond de cet antre, ils ont un premier mouvement de crainte : ils croient voir une bête féroce dans sa tanière...

Benoît en est amusé, mais se hâte de les tranquilliser en les interpellant le plus aimablement du monde.



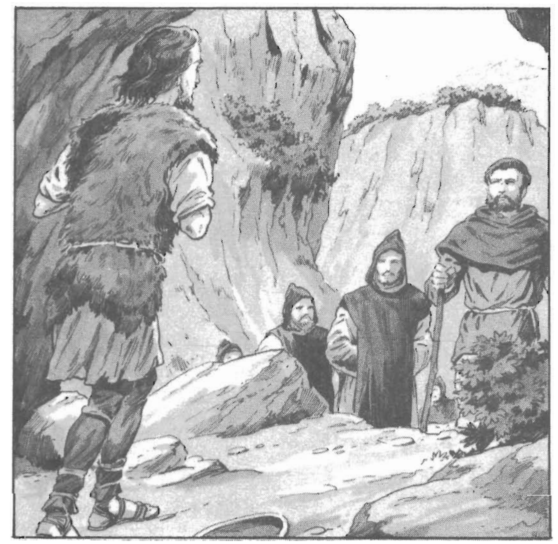
31 Un peu honteux de leur frayeur, les bergers approchent, intimidés, mais en même temps ravis d'avoir découvert l'ermite dont on parle tant au village.

Benoît les entretient de leur âme, de la laideur du péché, du bonheur du ciel. Il y a une telle douceur dans sa voix, une telle autorité aussi, que ces rudes montagnards fondent en larmes.



32 Benoît, en les congédiant ce jour-là, leur fixe rendez-vous dans une grotte d'accès plus facile et qu'on montre encore à Subiaco.

Bientôt les bergers ne sont plus seuls à venir. Désormais, Romain peut garder sa ration de nourriture pour lui-même : chacun en effet se fait un honneur de pourvoir à celle de Benoît.



33 Un beau matin, en même temps que les visiteurs ordinaires de la grotte, braves gens des environs qui viennent écouter la parole de Dieu, l'ermite voit arriver tout un groupe de moines inconnus.

Ils se présentent : ils appartiennent à l'abbaye de Vicovaro, à une trentaine de kilomètres de là.

Vicovaro a mauvaise réputation dans le pays. Prudemment, après les salutations d'usage, Benoît s'enquiert de l'objet de leur visite.

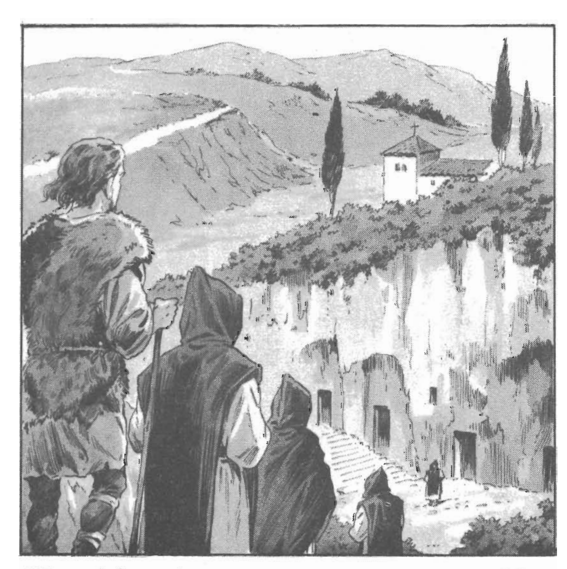


34 Les moines s'expliquent : leur Abbé vient de mourir et ils l'ont choisi, lui Benoît, pour gouverner leur monastère.

C'est donc une délégation officielle qui vient le prier d'accepter la charge d'Abbé de Vicovaro.

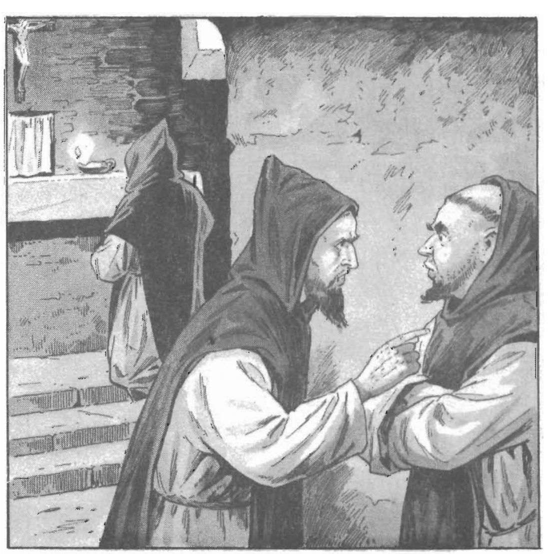
Benoît refuse cette proposition inattendue.

« Nous ne pourrons pas nous entendre », leur déclare-t-il.



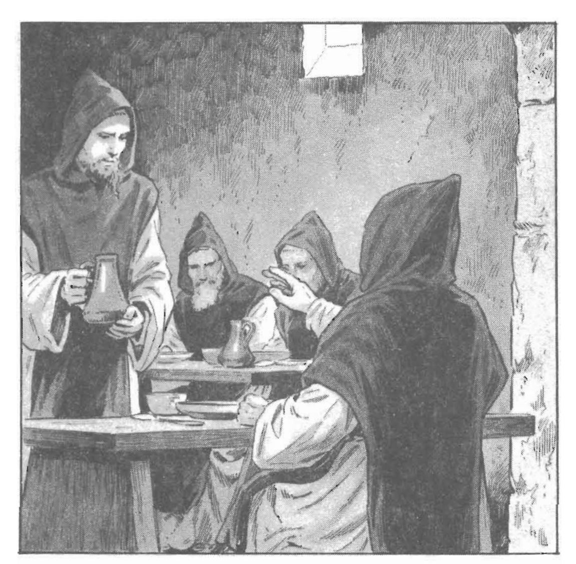
35 Mais ils insistent si vivement qu'il a peur, en maintenant son refus, de désobéir à la volonté de Dieu. Il se résigne à les suivre.

Voilà donc l'ermite devenu Abbé d'une communauté inconnue, assez peu fervente, alors qu'il n'a même pas vingt ans. Cependant, avec l'ardeur d'un saint, il se met résolument à la tâche, essayant de rétablir l'ordre et la discipline « pour empêcher les frères de s'écarter à droite et à gauche du bon chemin ».



36 Ces tristes moines ont sans doute pensé qu'avec un jeune Abbé toujours perdu dans ses prières ils seraient tranquilles. Mais ils voient bien vite qu'ils se sont trompés. Sous cette direction, impossible de continuer à vivre comme par le passé.

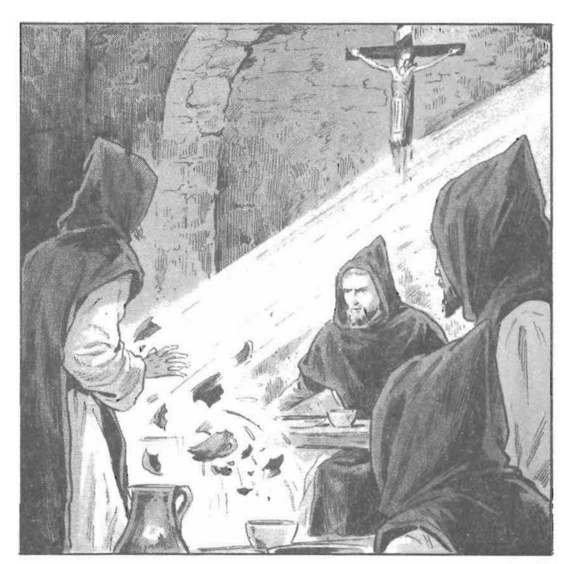
Dès lors, ils se mettent à s'accuser l'un l'autre de s'être donnés un tel Supérieur.



37 C'est au point que quelques-uns parmi les plus méchants décident tout simplement la mort de Benoît. (N'oublie pas que nous sommes au VI[e] siècle, à une époque où les mœurs sont encore bien barbares, même en pays chrétien...)

Il est décidé qu'on empoisonnera le vin du Supérieur.

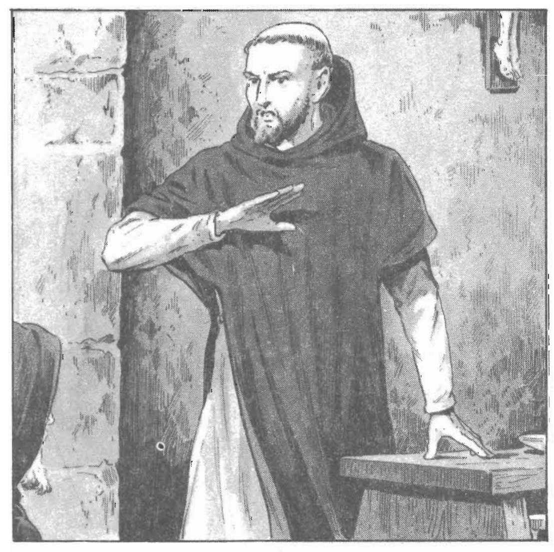
Lorsque le breuvage mortel est présenté à la table de l'Abbé pour qu'il le bénisse suivant l'usage, Benoît étend la main et trace un signe de croix.



38 Au même instant, le verre, qu'on tient à une certaine distance, vole en éclats, exactement comme si, au lieu d'une bénédiction, il avait reçu une pierre.

Grand émoi parmi les moines, surtout parmi ceux qui ont comploté la mort du Supérieur.

Benoît comprend aussitôt. Il se lève, le visage calme, l'esprit tranquille, et se contente de dire à la communauté atterrée :



39 « Que le Dieu tout-puissant vous pardonne, mes frères ! Pourquoi vouloir me traiter de la sorte ? Ne vous avais-je pas dit, dès le commencement, que nous ne pourrions pas vivre ensemble ? Cherchez un Abbé qui puisse vous convenir, car désormais vous ne pouvez plus compter sur moi ! »

Sans plus tarder, il quitte ce lieu et retourne à sa chère solitude.



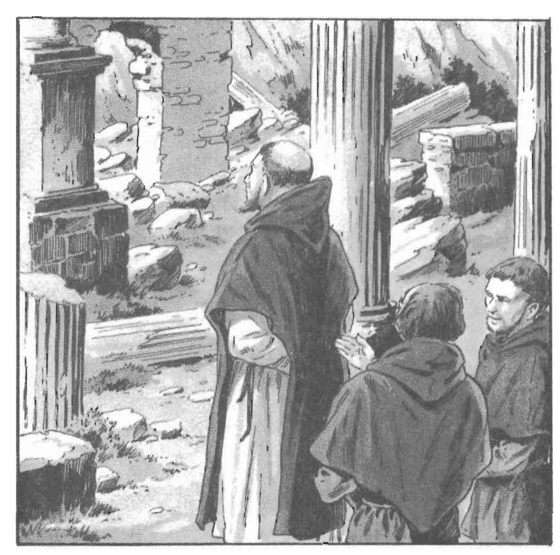
40 L'expérience toutefois ne fut pas perdue, car lorsque, plus tard, Benoît écrira sa Règle, il mettra en garde les Supérieurs contre les mauvaises brebis qui peuvent contaminer le troupeau : la révolte et la désobéissance peuvent mener aux pires crimes...

Pendant un certain temps, Benoît reprend sa vie mortifiée dans la caverne de Subiaco. Mais les fidèles accourent en foule, avides d'entendre un tel homme.



41 Par la force des choses — et c'est là une indication de la Providence — il devient de plus en plus apôtre.

Bon nombre de ceux qui viennent ainsi refusent de partir. Se plaçant sous la direction totale de l'ermite, ils s'installent vaille que vaille dans les grottes des environs ; tant et si bien que bientôt le nombre des disciples dépasse cent cinquante.



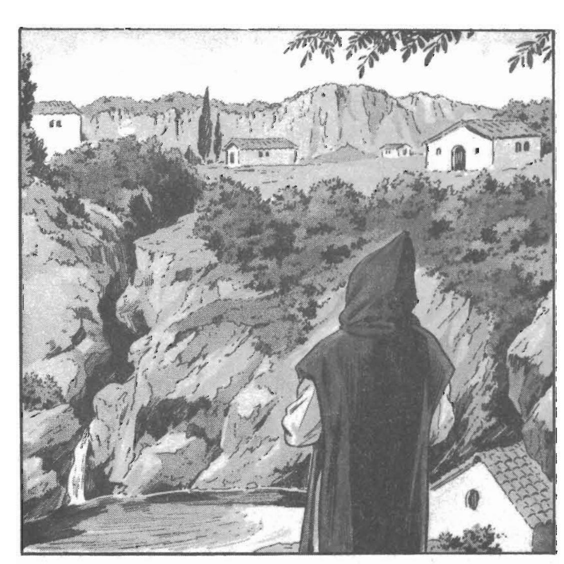
42 Benoît comprend que dès lors il ne peut plus rester dans cette situation. Une organisation est absolument nécessaire.

Quittant sa grotte, il descend un peu plus bas, dans les ruines de l'ancien palais de Néron. Elles sont assez vastes pour fournir les matériaux d'un immense monastère, avec des marbres, des colonnes et autres choses précieuses permettant de construire un très bel oratoire.



43 Des démarches sont entreprises auprès du service des Domaines, et l'administration accorde à Benoît le droit d'utiliser ces ruines.

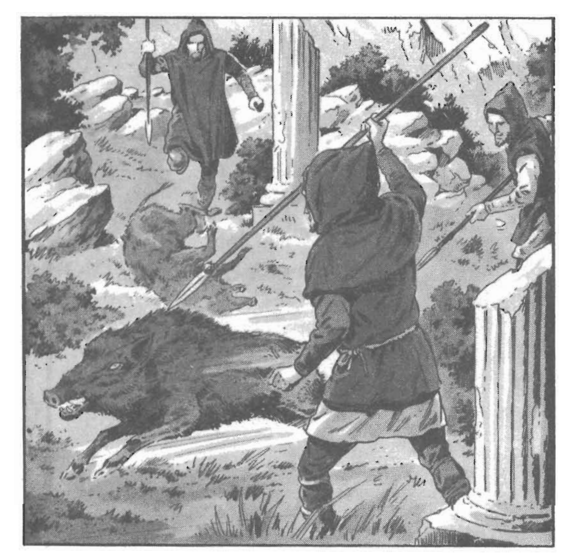
Mais, plutôt que d'entreprendre une vaste construction, toujours difficile à mener à bien sans architecte ni maçons de métier, Benoît se contente de faire édifier de petites maisonnettes.



44 Il répartit ses disciples en équipes de douze et désigne à chacune un emplacement : aux environs du lac, dans la vallée, dans les gorges, et même sur le plateau...

Tous ces bâtisseurs improvisés rivalisent d'ardeur.

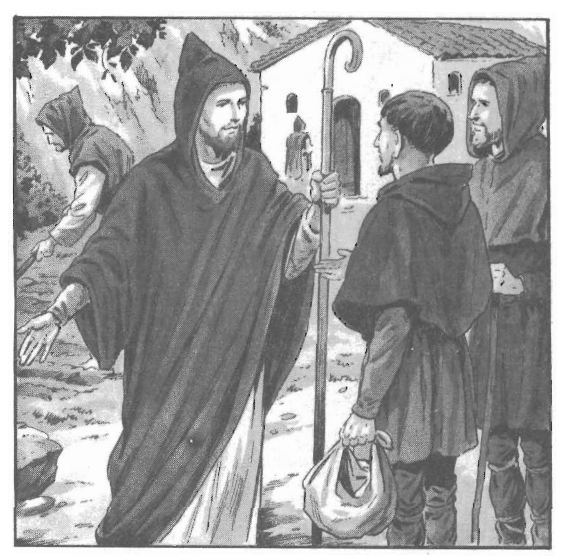
Chaque groupe a bientôt son petit monastère, de telle sorte que ce coin naguère désert voit s'élever un véritable village de moines.



45 Une équipe reste avec le Supérieur, s'occupant à débroussailler les ruines et à aménager des logements convenables. On remet en état les jardins de Néron et on chasse les bêtes sauvages qui vivent là en foule.

Ainsi la vie s'organise petit à petit.

Les monastères sont vite au nombre de douze. Pour chacun, Benoît désigne un Abbé.



46 Lui-même, installé au centre de sa communauté, comme à un poste de commandement, peut, soit rayonner tout autour, soit s'occuper de recevoir visiteurs et postulants. [1] Car ceux-ci viennent nombreux.

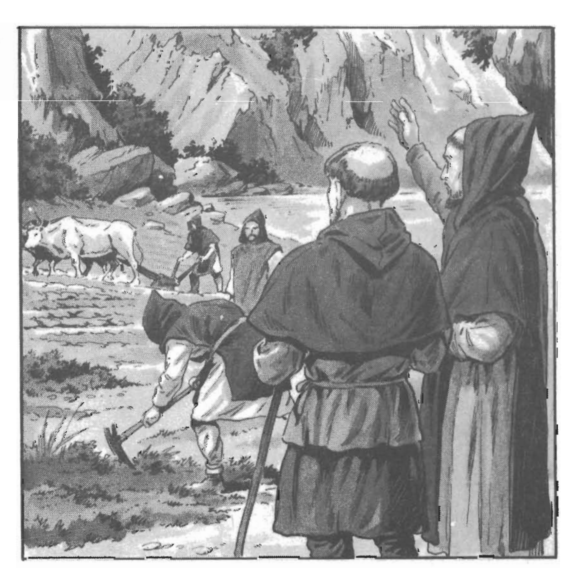
Trois d'entre eux sont restés célèbres.

(1) On appelle ainsi les jeunes gens qui demandent (qui « postulent ») leur entrée dans un ordre religieux.



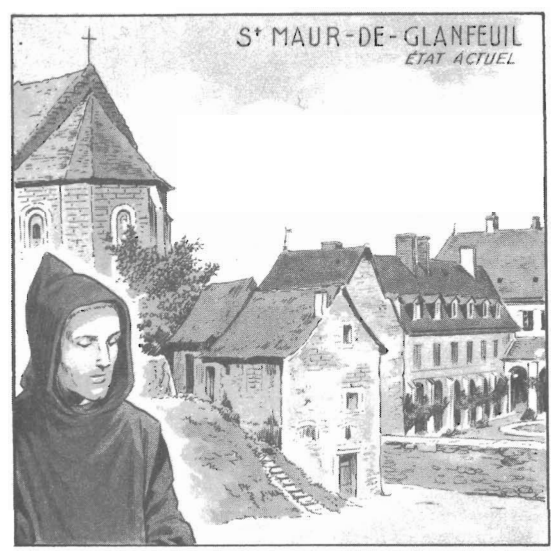
47 Le premier est un jeune garçon de six ou sept ans, du nom de Placide. Son père, un riche et noble romain nommé Tertullus, l'a lui-même conduit à Benoît pour qu'il en fasse un moine. L'Abbé en est enchanté car l'enfant est pieux et sage.

Plus tard, la Règle approuvera l'admission de postulants très jeunes. Sainte Scholastique, la propre sœur du saint, n'a-t-elle pas été confiée à des religieuses alors qu'elle était toute petite ?



48 Un autre de ces postulants s'appelait Maur. C'était un garçon de grande valeur, intelligent et dévoué. L'Abbé de Subiaco le distingua tout de suite et, le gardant auprès de lui, il lui confia une charge très importante : la direction des travaux.

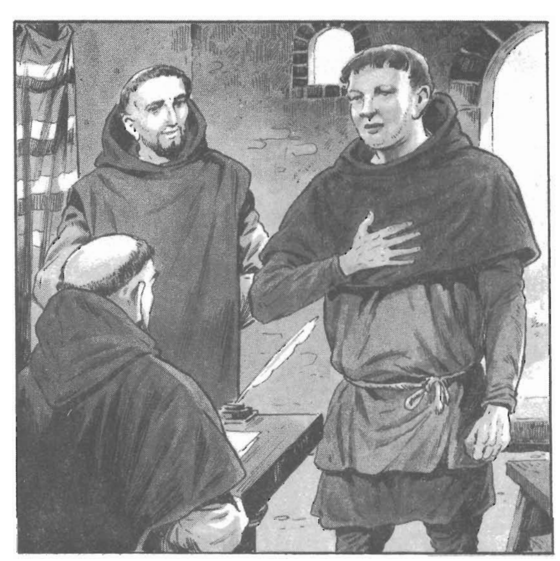
La besogne ne manque pas, en effet, dans cette vallée sauvage à mettre en culture.



49 Selon une très ancienne tradition française, Maur aurait été un des premiers Bénédictins à venir en Gaule.

Il y a, en Anjou, une bourgade du nom de Glanfeuil-Saint-Maur, et, aux environs de Paris, un célèbre monastère fut construit pour abriter les reliques du saint : Saint-Maur-des-Fossés.

En France et dans tous les pays d'Europe, on trouve des souvenirs bénédictins.



50 Le troisième de ces postulants est bien sympathique aussi.

Nous ne connaissons pas son nom, mais nous savons qu'il était Goth. Il appartenait donc à la race de ces envahisseurs germaniques détestés dans le pays. De plus, on les méprisait parce qu'on les jugeait stupides.

Saint Grégoire-le-Grand ne se gêne pas pour dire qu'il était simple d'esprit...



51 En tout cas, n'est-il pas admirable que Benoît l'ait accepté comme postulant au même titre que les fils des meilleures familles d'Italie ? Quelle leçon de fraternité universelle à une époque si barbare !

Ce Goth est très fort, et on lui donne comme travail de défricher le jardin là où les broussailles sont les plus épaisses, c'est-à-dire le long du lac.



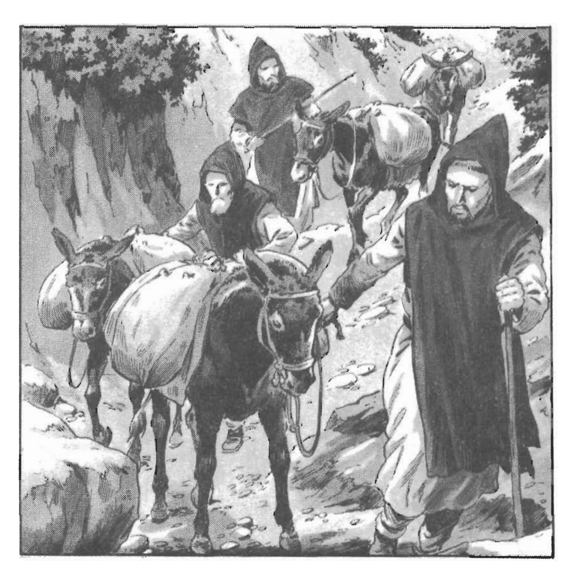
52 De fait, il travaille avec ardeur. Si bien qu'un jour, le fer de son outil (c'était un long manche armé d'une serpe) se détache et tombe au fond du lac.

Le pauvre homme est rempli de confusion et assez effrayé. En effet, d'après le règlement, il doit immédiatement rendre compte à Maur de sa maladresse, et le jeune Maur n'a pas la paternelle bonté du Père Abbé.



53 En effet, il réprimande le Goth et lui impose une pénitence à faire devant tous ses frères. Puis il rend compte de l'incident à Benoît sans lui cacher, du reste, comment il a réagi.

Dès qu'il apprend la mésaventure de son protégé, l'Abbé accourt au bord du lac où l'autre s'est remis au travail. Sans rien lui dire, il prend le manche de l'outil, le plonge dans l'eau, et au même instant le fer reprend sa place.



54 « Tiens, dit-il au Goth, ne sois plus triste ! »

Tu vois d'ici la joie du moine et l'émerveillement de ses compagnons...

Les autres monastères sont établis plus loin du lac. Trois d'entre eux, installés sur le plateau, ont de grosses difficultés pour se ravitailler en eau. On doit chaque jour envoyer au lac un groupe de moines avec des outres portées par des ânes. C'est une perte de temps considérable.



55 Un jour, les moines de la corvée d'eau viennent trouver Benoît et le supplient de changer leurs monastères de place.

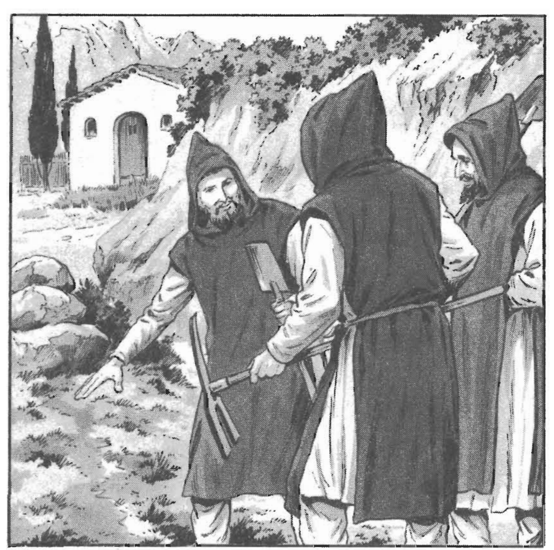
L'Abbé les console doucement et les congédie.

Mais, la nuit suivante, accompagné de Placide, il gravit l'escarpement et parvient sur le plateau, non loin des trois monastères en question.



56 Après avoir passé une partie de la nuit en prière, Benoît dispose trois pierres l'une sur l'autre comme point de repère et, toujours suivi de son jeune compagnon, s'en revient au monastère à l'insu de tout le monde.

Lorsque, le lendemain, les moines chargés de l'approvisionnement en eau se présentent à nouveau devant lui, il leur dit :



57 « Allez, et sur le plateau, à l'endroit où vous trouverez trois pierres posées l'une sur l'autre, vous creuserez un peu. Dieu qui est tout-puissant pourra bien faire couler de l'eau sur cette montagne, afin de vous éviter la fatigue d'un si long chemin... »

Ils partent, confiants dans la parole de leur Abbé, et n'ont pas de peine à trouver le repère indiqué. D'autant moins que l'endroit est déjà tout humide.



58 Ils n'ont qu'à creuser pour obtenir un petit bassin où de l'eau de source se déverse toujours avec régularité.

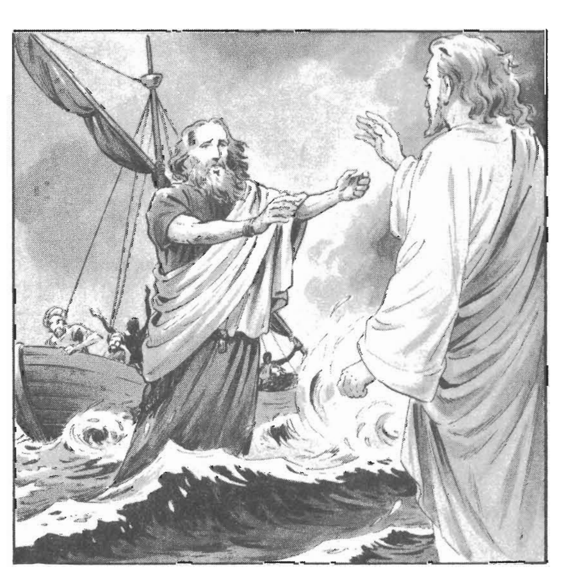
Cependant, dans la maison du bord du lac, la vie se déroule paisiblement, partagée entre la prière et le travail.

Un jour, Benoît envoie Placide puiser de l'eau fraîche. Il y court, mais en plongeant la cruche dans l'eau, il bascule et le courant l'entraîne vite loin du bord.



59 Alors l'Abbé appelle Maur pour qu'il aille au secours de l'enfant qui se noie. D'un bond, il est auprès du lac, dont il retire son compagnon.

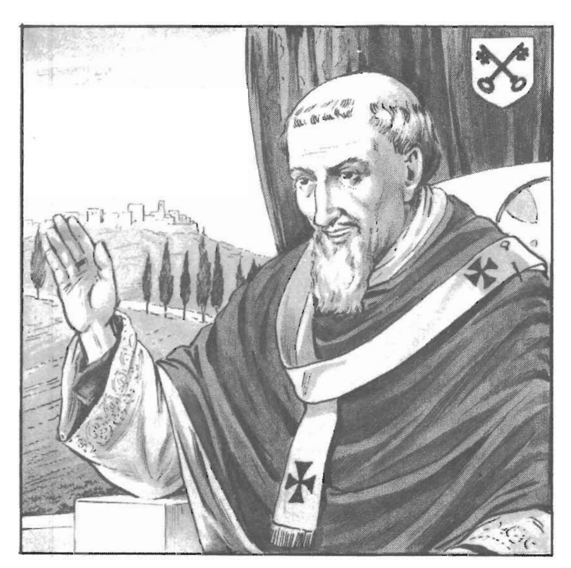
Or, saint Grégoire ne dit pas que Maur sauva l'enfant à la nage, mais bien qu'il marcha sur les eaux comme à pied sec, sans même se rendre compte qu'il avait quitté la terre ferme.



60 A qui revient le mérite d'un tel miracle ? A l'obéissance du disciple, bien sûr.

Tu te souviens du récit de l'Evangile où il est raconté comment saint Pierre marcha sur les eaux à la rencontre du Christ... Il ne commença à couler que lorsque sa confiance chancela.

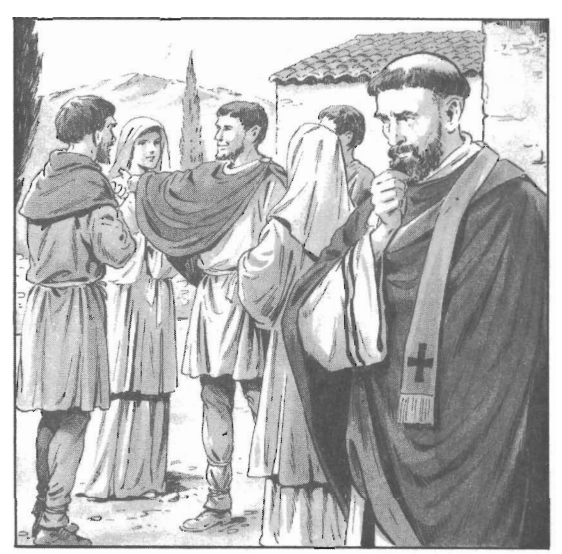
Mais il faut être un saint pour commander de telles choses sans danger.



61 En tout cas, l'histoire de Maur marchant sur les eaux est restée célèbre à Subiaco. On montre encore de nos jours un petit pont auquel on a donné le nom de « Pont de saint Maur ».

A côté de ces faits merveilleux, saint Grégoire en raconte d'autres qui montrent que ses informateurs ne lui ont pas uniquement raconté des histoires édifiantes.

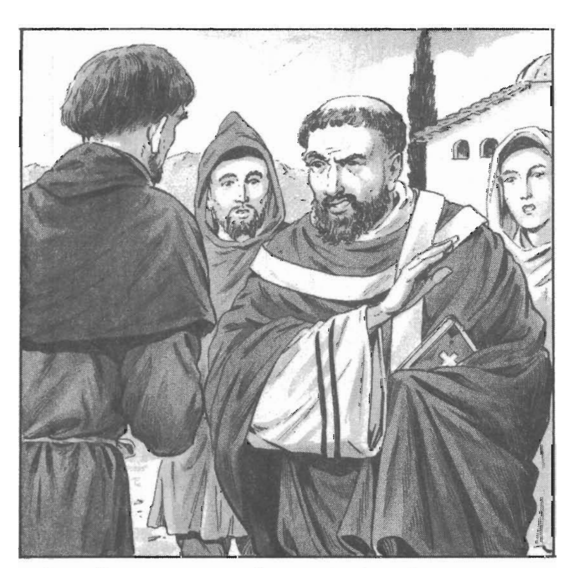
Ainsi celle de Florentius :



62 C'est un curé des environs de Subiaco.

Il ne tarde pas à s'apercevoir que ses paroissiens ont beaucoup plus d'estime pour Benoît que pour lui-même. On se rend en groupes chez le moine, et ceux qui vont jusque là-bas en reviennent enthousiasmés, ne tarissant plus d'éloges. Certains même, comme nous l'avons dit, se retirent définitivement dans le monastère.

Florentius devient jaloux de cet état de choses.



63 Toutes ces louanges adressées au moine ne sont-elles pas, indirectement, autant de reproches vis-à-vis de lui ? Il aurait souhaité que son apostolat réussisse aussi bien que celui de Benoît.

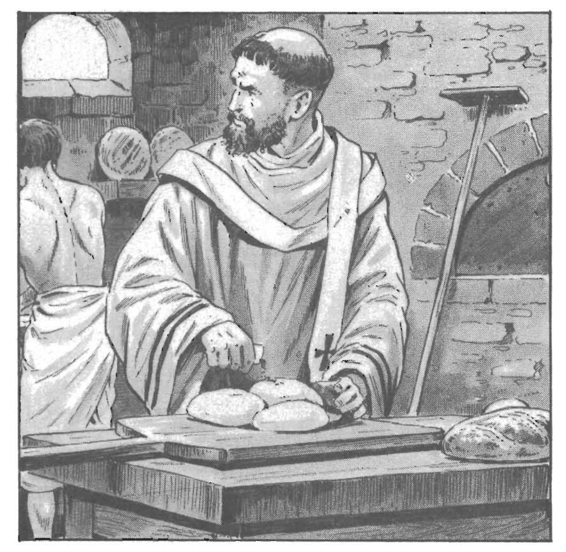
Bref, le démon de la jalousie le travaille si bien qu'il se met à dire tout le mal possible de l'Abbé de Subiaco et de ses moines.



64 Le succès de ces racontars est presque nul : un miracle fait bien plus d'effet sur les gens que toutes les calomnies. Et la sainteté de Benoît est si éclatante !

Finalement, la jalousie exaspère ce pauvre prêtre au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Florentius décide de supprimer son rival.

(Encore une fois, souvenons-nous que nous sommes en pleine époque barbare...)



65 A la fin de la messe, on distribue des pains, et les membres du clergé en font parvenir à leurs confrères en signe d'amitié et d'union. Ces pieux cadeaux s'appellent des « eulogies ».

Un dimanche, Florentius en fait porter une à Benoît avec ses compliments. Mais auparavant, il a eu soin d'y glisser un violent poison.

Le moine reçoit l'offrande comme si de rien n'était, en demandant qu'on remercie le prêtre.



66 Il sait pourtant à quoi s'en tenir sur la composition du pain bénit. Et il est rempli de tristesse, non à cause de lui-même, mais à la pensée qu'un prêtre puisse devenir criminel.

Comment se débarrasser du poison discrètement et de façon sûre ? Benoît a une idée étonnante : il charge de l'opération un corbeau. Les ruines du palais de Néron en abritaient beaucoup en effet, qui étaient nourris et plus ou moins apprivoisés par les moines.



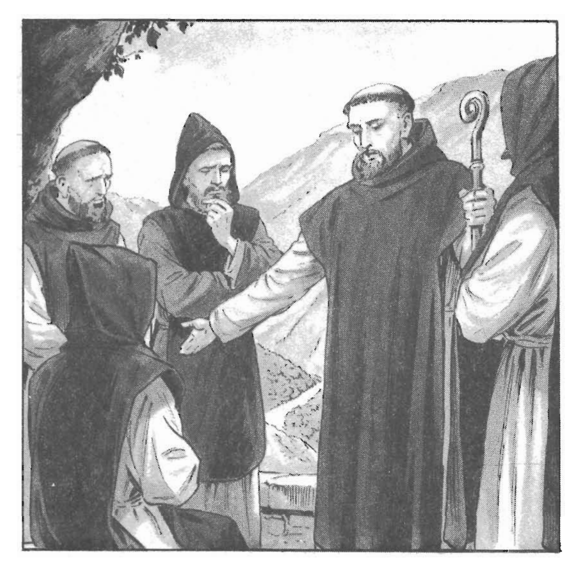
67 L'oiseau, après avoir hésité, obéit à Benoît : il prend le pain dans son bec et le jette dans un précipice.

Le prophète Elie avait, lui aussi, pour le servir, un corbeau. Voilà pourquoi les peintres placent presque toujours un corbeau auprès de saint Benoît comme auprès du Prophète de l'Ancien Testament. En l'honneur de ces deux grands saints, on continue, au monastère de Subiaco, à élever des corbeaux apprivoisés.



68 Mais Florentius, qui attend le résultat de son attentat, est bien déçu. Et, comme bien souvent en pareil cas, l'échec ne fait qu'aviver sa haine. Il veut à tout prix que ce moine quitte les lieux : il lui est insupportable.

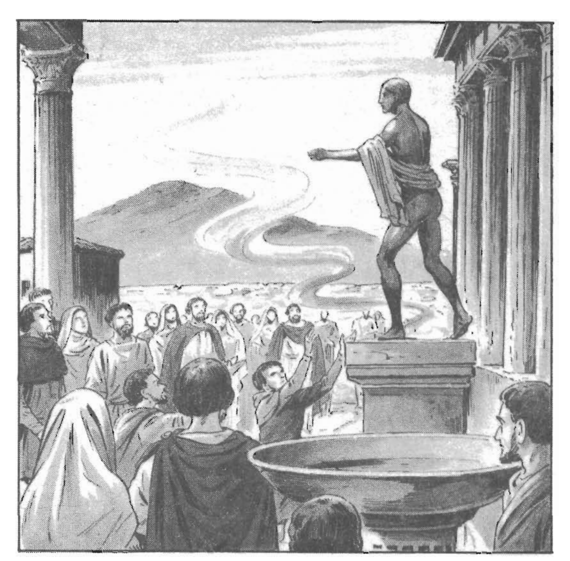
Avec l'aide des éléments les moins recommandables de sa paroisse, il organise contre la communauté tout entière, et non seulement contre son Abbé, une série de farces de très mauvais goût.



69 Il cherche ainsi à troubler le recueillement des moines et à provoquer des calomnies et du scandale.

Benoît préfère ne pas insister.

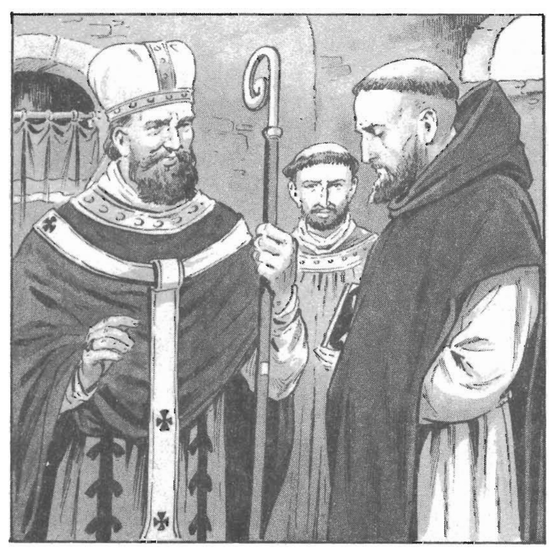
On peut servir Dieu en tout lieu ; mais dans une atmosphère de rivalités et de luttes mesquines on ne peut rien faire de bon. Il décide donc de quitter le pays et de s'installer dans une région plus tranquille.



70 Ce n'est pas là faiblesse, mais souci de paix.

Et puis, d'autres raisons le déterminent à émigrer : Dieu lui a fait comprendre qu'il a un rôle à jouer dans l'évangélisation des païens, encore nombreux en Italie.

Plus loin vers le Sud, il y a encore des régions entières où les paysans adorent les divinités païennes. Des temples dédiés à Apollon et à Vénus sont même très fréquentés.



71 Depuis longtemps les autorités ecclésiastiques insistaient pour que Benoît vienne s'établir dans un de ces territoires encore païens. Les moines ne sont-ils pas par vocation les adversaires du démon ?

Benoît a longtemps hésité parce qu'il se sentait responsable de son œuvre de Subiaco. Mais ne faut-il pas voir dans l'hostilité soudaine de Florentius un signe de la Providence ?



72 Un jour de l'an 529, Benoît, qui n'est plus tout à fait jeune, se met en route accompagné d'une partie de la communauté de Subiaco, pour aller s'établir au Mont Cassin.

Florentius triomphe. Petit esprit, il ne voit qu'une chose dans ce départ : cela lui permettra de continuer sa petite vie tranquille, sans risquer de comparaisons déplaisantes.

A vrai dire, il est quand même un peu surpris d'être arrivé si vite à ses fins...



73 Dans sa joie, et pour ne rien perdre du spectacle de l'exode des moines, il monte sur le balcon de sa maison.

Mal lui en prend ! Le balcon s'effondre et le malheureux se rompt la tête.

Maur est en arrière de la colonne, et sans doute de très mauvaise humeur à la vue de Florentius dont il imagine sans peine les propos railleurs et l'air narquois.



74 Et puis tout à coup, patatras ! il entend le fracas de l'accident.

Instinctivement, une pensée lui vient à l'esprit : « Bien fait ! le Bon Dieu l'a puni de sa méchanceté... »

Aussitôt, il se précipite à cheval sur les traces de Benoît qui se trouve avec les moines partis en avant. « Mon Père, mon Père, lui crie-t-il triomphant, revenez ! Le prêtre qui vous persécutait vient de se tuer... »

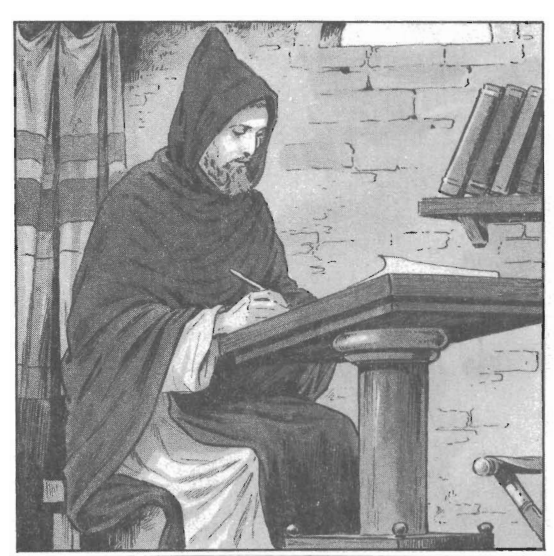


75 Mais le regard de Benoît le fige. Il est triste et plein de reproches, et on sent une violente émotion chez le Supérieur.

Finalement, il s'explique :

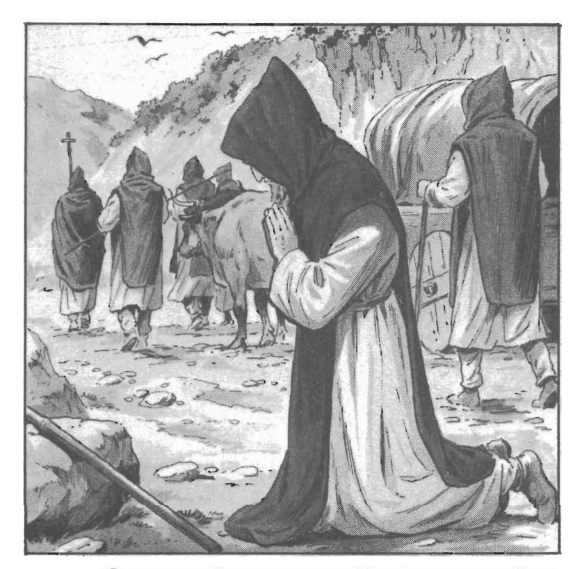
« N'as-tu pas honte de te réjouir du malheur des autres ? »

La leçon est brève, mais elle porte. Et Maur comprend définitivement que, sur la charité, Benoît ne plaisante pas.



76 Cette leçon donnée à son disciple préféré, il la redonnera dans sa Règle, où l'on peut lire ces sentences maintes fois répétées :

« Ne pas s'adonner à la colère. Ne pas se réserver un temps pour la vengeance. Ne pas rendre le mal pour le mal. Ne faire du tort à personne. Ceux qui vous maudissent, ne pas les maudire, mais les bénir plutôt. Etc... »



77 Ce sont là autant d'exigences d'un vrai christianisme. Benoît va jusque là et, de fait, il pleure la mort de Florentius, priant beaucoup pour le salut de son âme.

Pourtant, il ne revient pas en arrière. Ce qui prouve qu'il ne voulait pas tant fuir Florentius que faire la volonté de Dieu en fondant en terre païenne une vraie citadelle de prière.



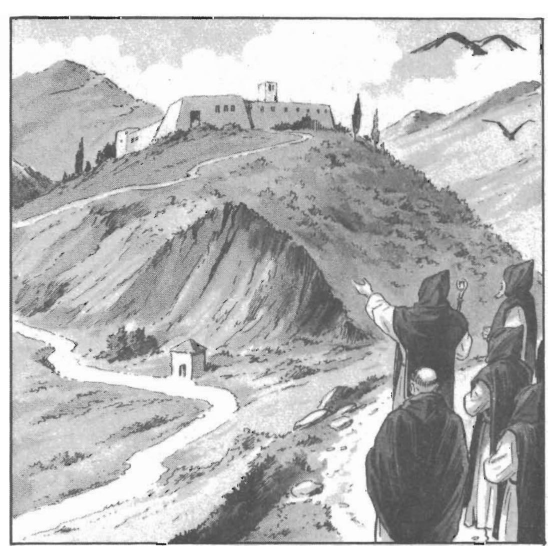
78 Dieu aurait même précisé sa volonté aux voyageurs en leur envoyant, à chaque carrefour, un ange pour leur indiquer la route de Cassin. C'est du moins ce que prétend le poète Marc (VIe siècle), qui nous a décrit l'expédition.

La Règle de saint Benoît contient des prescriptions pour les « frères qui sont en voyage ». Ils ne doivent pas oublier leurs offices, qu'ils célébreront là où ils sont, sans préjudice pour leur travail.



79 Ils avancent donc, groupés autour de leur Supérieur, attendant son signal pour réciter les psaumes accoutumés.

Rien d'étonnant à ce que — les voyant si fidèles à leurs pieuses habitudes — les corbeaux apprivoisés se soient mis en route eux aussi... Marc nous assure qu'au moins trois d'entre eux suivirent leurs amis jusqu'au bout de leur voyage !



80 Voici enfin la montagne au sommet de laquelle saint Benoît a l'intention d'installer son nouveau monastère.

C'est une vieille forteresse désaffectée, magnifiquement placée pour surveiller et défendre tout le pays : le Mont Cassin. (1)

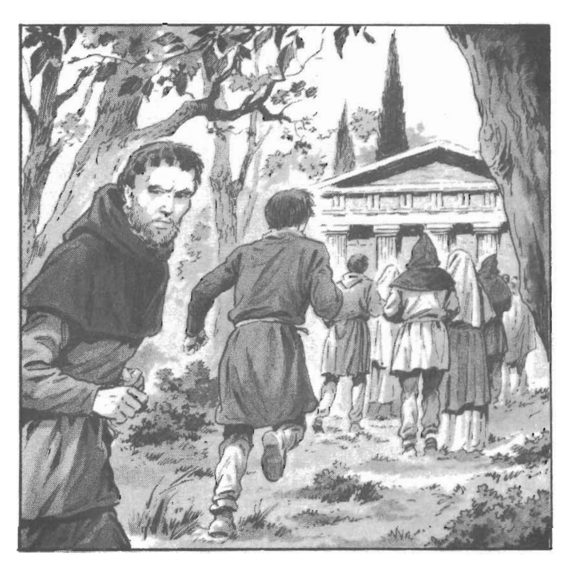
(1) Tu sais sans doute qu'en 1944 une grande bataille eut lieu à cet endroit, qui est resté un point stratégique très important.



81 Ce site convient parfaitement à Benoît, surtout à cause de son isolement puisque, d'après la tradition qu'il continue, les moines doivent, de quelque façon, être séparés du monde.

La rude montée du chemin muletier et les murs de la forteresse défendent les moines contre les hommes.

Mais, dès leur arrivée au Mont Cassin, ils ont à lutter contre les idoles, c'est-à-dire le démon.



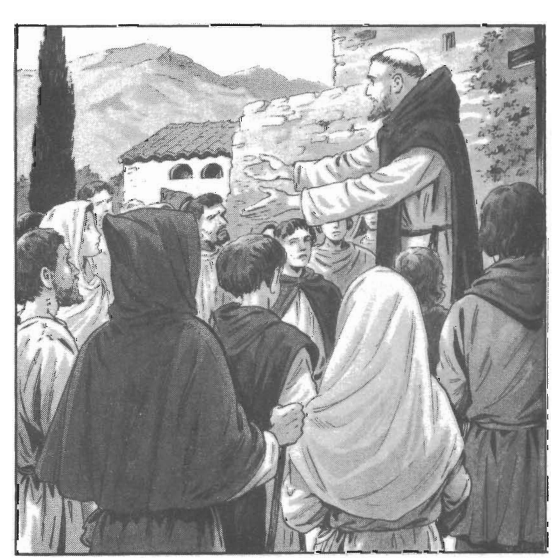
82 Au sommet de la montagne, il y a un de ces bois que les païens considèrent comme sacrés, parce qu'ils sont dédiés aux divinités. Et sous le couvert des arbres se cachent des temples où les derniers paysans rebelles à la foi du Christ viennent encore sacrifier aux faux dieux.

Un de ces temples est consacré à Apollon. Il contient une statue que les gens viennent vénérer en cachette.



83 Benoît, en chef résolu qui ne craint pas de recourir aux grands moyens lorsque c'est nécessaire, prend une décision énergique. Il se rend au temple, brise la statue et met le feu au bois sacré.

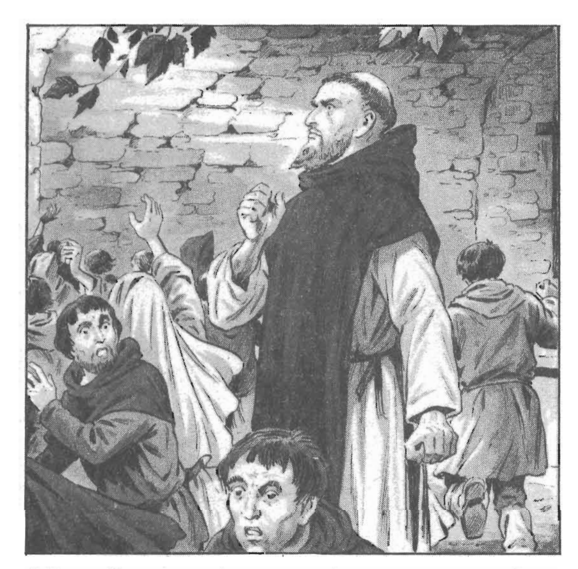
Le terrain ainsi purifié, les moines édifient, sur les ruines, des oratoires voués aux saints chrétiens : saint Martin et saint Jean-Baptiste.



84 La prédication commence aussitôt dans les campagnes voisines.

Après une telle déclaration de guerre, le diable comprend ce qui l'attend. Aussi se déchaîne-t-il contre les moines.

On est étonné du grand nombre des interventions diaboliques dans les débuts de l'installation des Bénédictins au Mont Cassin.

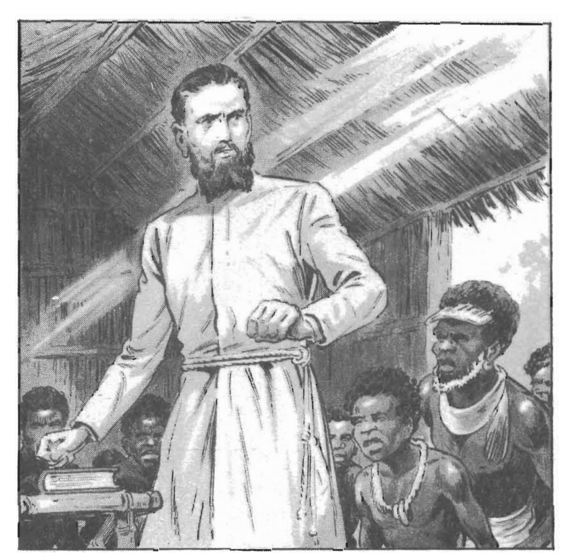


85 Comme il arrive fréquemment dans ces circonstances, seul Benoît voit le démon. Les autres entendent seulement sa voix qui résonne dans les vieilles murailles.

A vrai dire, ses discours sont peu variés :

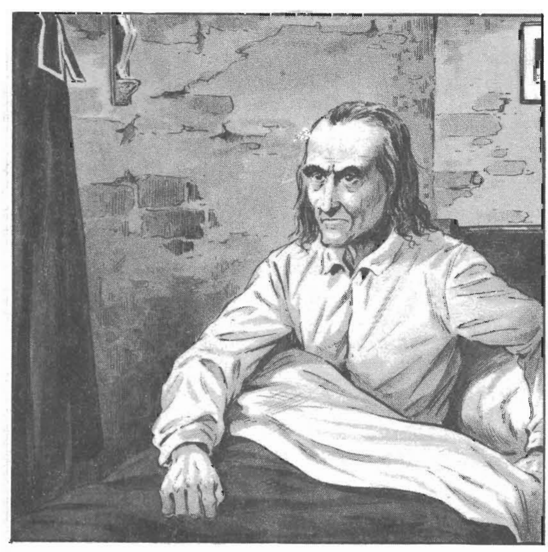
« Que me veux-tu ? Pourquoi ne me laisses-tu pas tranquille ? »

Les démons ont peur des saints et des vrais chrétiens. Benoît se garde bien de répondre à ces provocations.



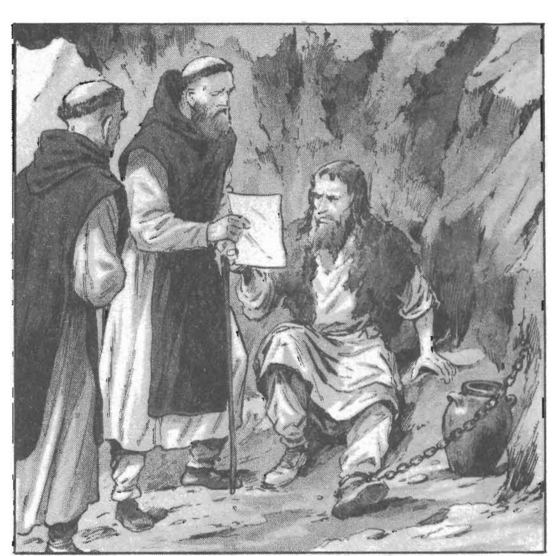
86 Parfois, le Malin essaye de plaisanter. Comme Benoît (Benedictus) veut dire : « Béni », l'autre l'appelle : « Maudit ». Et il l'interpelle sans cesse par ce nom.

Ces histoires diaboliques pourraient nous paraître pure légende. Mais nous savons que des faits de ce genre ont lieu, même de nos jours, dans ces pays de mission où la présence de Jésus-Hostie n'a pas encore chassé le démon.



87 Et le Curé d'Ars, « le sorcier du ciel », dut subir des tracasseries semblables. Durant des nuits entières le « grappin » le harcelait : « Vianney ! Vianney !... » jusqu'à l'empêcher de dormir.

Il n'y a pourtant pas uniquement des païens dans la région. Un ermite du nom de Martin vit sur les pentes du Mont Cassin. Par esprit de pénitence, il s'est attaché à une chaîne dont une des extrémités est scellée au rocher de la grotte qu'il habite.



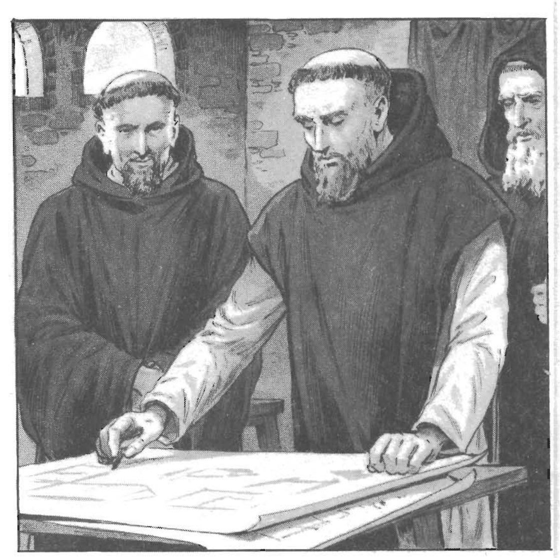
88 Benoît, ayant appris cette curieuse façon de vivre, lui envoie deux moines porteurs de ce message : « Si tu es un vrai serviteur de Dieu, que l'amour du Christ te garde, et non une chaîne de fer ».

Martin, qui est sincère, comprend. Il brise ce lien qui le fait ressembler à un chien dans sa niche, et il sert Dieu avec une joie redoublée.



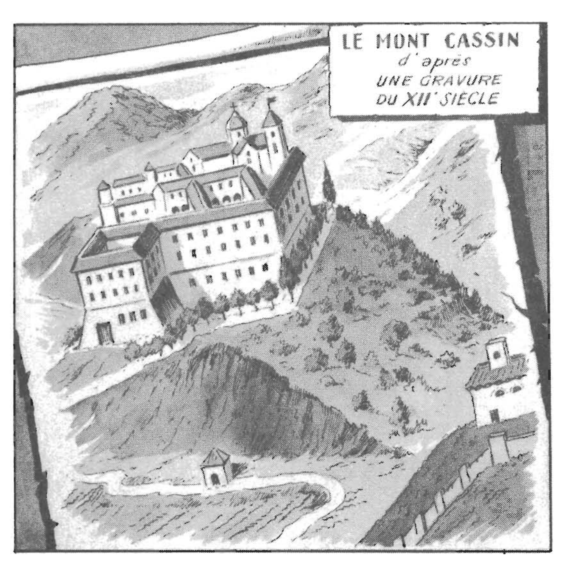
89 Cet exemple est à retenir. Il témoigne d'abord de l'esprit de Benoît en qui il n'y a rien de dur ni d'inhumain. Sa loi, c'est la charité et cela nous le rend sympathique.

Il y a encore dans cette histoire une leçon bien pratique. Une chaîne de fer, après tout, on peut la briser. On peut aussi la maudire et regretter de s'y être attaché. Vivre pour le Christ parce qu'on L'aime, c'est autre chose...



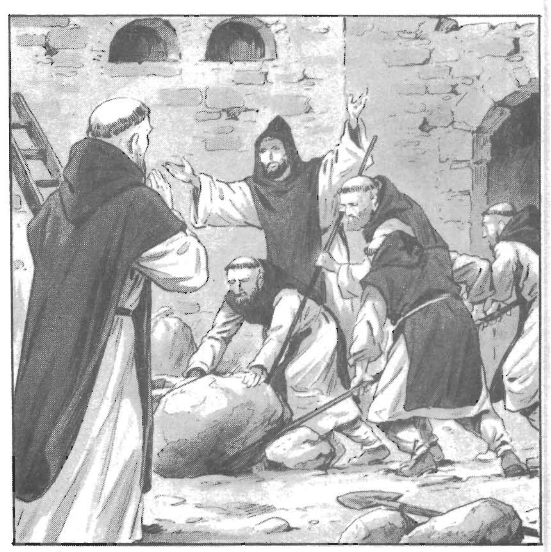
90 Il ne faut donc pas se contenter de vivre en chrétien pour faire comme tout le monde ou parce qu'on est surveillé. C'est là une mentalité d'esclave. C'est par amour qu'il faut suivre et servir Jésus.

Une fois les temples du démon détruits, il s'agit de construire la maison de Dieu. L'Abbé se fait architecte, et l'on connaît ses idées sur la construction d'un monastère : il en parle dans sa Règle.



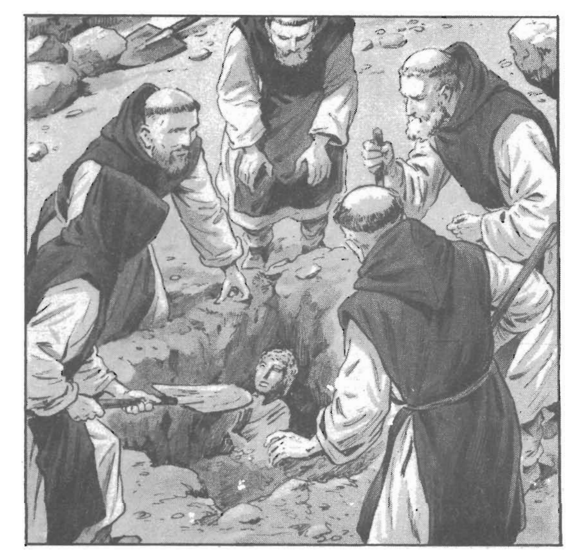
91 Il faut d'abord une clôture. Et sur ce point, on est bien servi au Mont Cassin puisqu'il reste les murs de l'ancienne enceinte fortifiée. Quelques réparations de ci de là suffisent.

A l'intérieur, les frères édifient une chapelle, un réfectoire, un dortoir, une hôtellerie pour les visiteurs. Les installations agricoles trouvent également leur place.



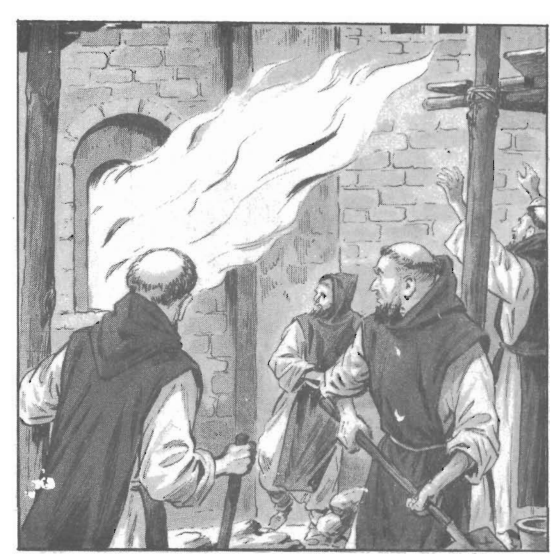
92 Les pierres nécessaires ne font pas défaut. Il n'y a guère qu'à se baisser pour les ramasser. Tant et tant d'édifices anciens se sont écroulés sur place !

Il y a bien quelquefois une difficulté imprévue. C'est ainsi qu'un jour une équipe de solides frères ne réussit pas à remuer une pierre sans le secours des prières de Benoît.



93 On aurait dit que le diable, assis dessus, la tenait fixée au sol jusqu'au moment où l'intervention du Supérieur le força à déloger.

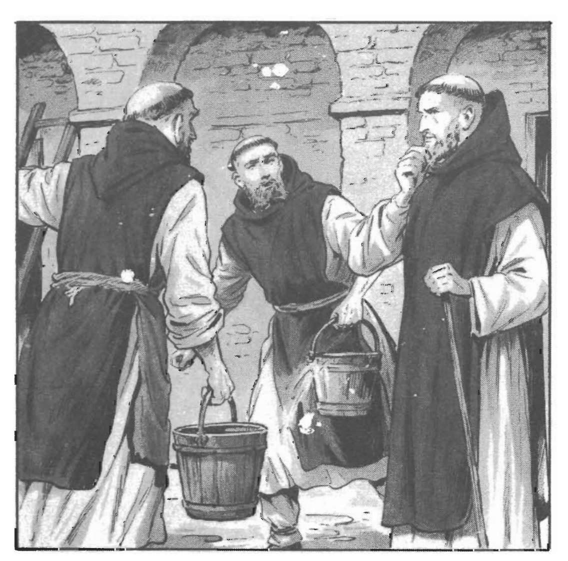
Cet incident a tout de même intrigué les moines. Ils ont la curiosité de creuser à l'endroit où ils ont ôté la pierre. Et ils ne sont pas tellement surpris de mettre au jour une statue d'idole. Pas étonnant que le démon ait cherché à la protéger !



94 Ayant fait part de leur découverte à l'Abbé, les bâtisseurs, ne sachant que faire de la statue, qui était en bronze, la mettent dans un coin de la cuisine.

Quelques instants plus tard, tout le chantier est mis en émoi par des cris : « Au feu ! au feu ! »

De grandes flammes jaillissent en effet de la fenêtre de la cuisine.



95 Affolés, tous les moines abandonnent leur travail pour aller combattre l'incendie. Ils font un tel tumulte que Benoît va voir ce qui se passe.

« Père, l'idole a mis le feu à la cuisine ! » lui crient au passage deux frères qui courent avec des seaux d'eau.

Benoît se rend sur les lieux. Il a toutes les peines du monde à convaincre ses moines qu'ils sont le jouet d'une illusion.



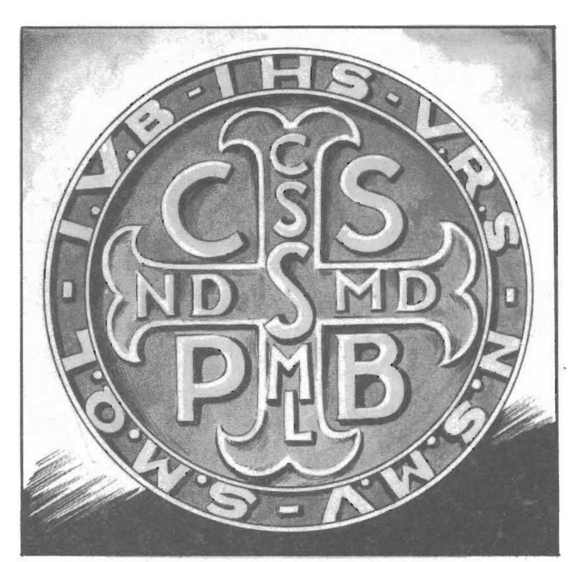
96 Leurs yeux ne reviennent à la réalité que lorsque les bons frères ont fait le signe de la croix sur l'ordre du Supérieur.

Il serait trop long de raconter toutes les tracasseries du démon pendant cette période d'installation des moines au Mont Cassin : accidents stupides que personne n'arrive à expliquer, passage de mystérieux voyageurs qui viennent troubler les frères ou les incitent à commettre des fautes...



97 Retenons de tout cela qu'il ne faut jamais avoir peur du diable. Nous savons que les puissances du mal s'agitent quand nous essayons de faire le bien. Le mieux est de réagir comme saint Benoît, c'est-à-dire avec le calme d'une foi solide. Pour se rappeler son exemple, beaucoup de fidèles aiment à porter sa médaille sur eux.

Bien sûr, il ne s'agit pas de la considérer comme un talisman (c'est de la superstition de croire aux porte-bonheur), mais elle constitue une véritable protection contre le malin.



98 Regardons une médaille de saint Benoît.

Sur l'une des faces, on voit l'effigie du saint. Au revers, une série de lettres dont voici le sens :

De haut en bas : C.S.S.M.L., ce qui veut dire : « croix sainte, sois pour moi lumière » (Crux Sancta Sis Mihi Lux).

Horizontalement : N.D.S.M.D. : « que le démon ne soit pas mon chef » (Non Draco Sit Mihi Dux).



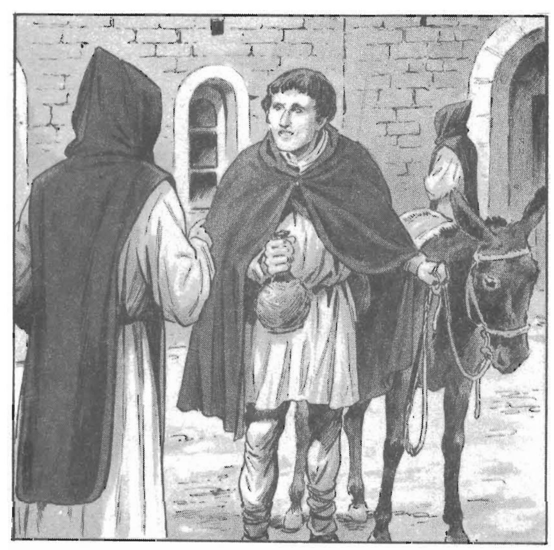
99 Et tout autour : V.R.S. - N.S.M.V. - S.M.Q.L. - I.V.B. initiales de formules dont le sens est le suivant : « Arrière, Satan ! - Cesse de me suggérer des choses vaines ! - C'est du poison que tu offres. - Bois-le toi-même ! » (Vade Retro, Satana ! - Non Suadeas Mihi Vana ! - Sunt Mala Quæ Libas. - Ipse Venenum Bibas !)

L'image de la Croix, qui accompagne la formule, nous rappelle le signe de croix que le Père abbé recommandait aux religieux pour leur faire repousser les tentations.



100 Mais revenons au Mont Cassin pour voir Benoît dans le travail quotidien de formation de ses moines.

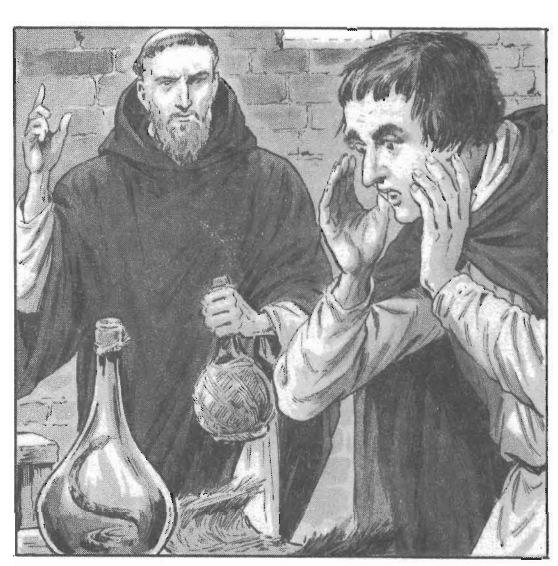
Dans son idée, tout dans le monastère repose sur l'Abbé et son autorité. La soumission demandée par saint Benoît est sans doute nécessaire pour le bon ordre et la discipline de la communauté. Mais le moine sait que lorsqu'il obéit à son Père Abbé, c'est à Dieu même qu'il obéit.



101 Des ordres qu'il donne, le Père Abbé devra rendre compte à son tour au Seigneur. Il ne doit commander que pour le bien de la communauté et de chacun des religieux.

Benoît est un saint, et il lit comme dans un livre ouvert les pensées de tous ceux qu'il approche.

Un jour, arrive à l'abbaye un jeune homme qui vient apporter du vin au Père Abbé de la part du châtelain voisin.



102 Mais le jeune homme, amateur de bon vin, au lieu de donner les deux bouteilles qu'il devait remettre, en garde une pour lui. Benoît le remercie, et lui dit :

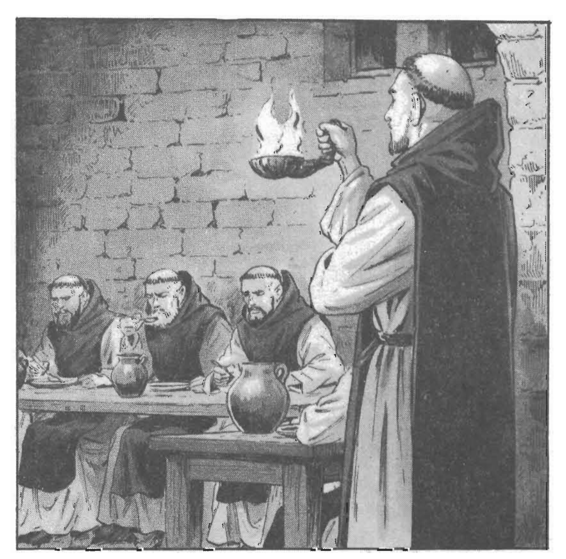
« Prends garde de boire la bouteille que tu as cachée. Regarde bien d'abord ce qu'elle contient ! »

Le coupable, surpris, sort la bouteille de sa poche, enlève le paillon qui la recouvre : la bouteille contient un serpent...



103 Une autre vertu sur laquelle insiste le Père Abbé, c'est l'humilité. Tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons vient de Dieu. Et plus nous avons reçu, plus nous aurons de comptes à rendre. Nous n'avons pas à nous en enorgueillir.

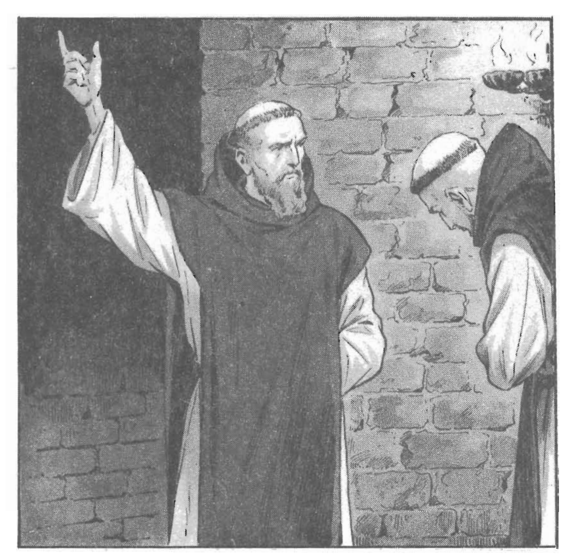
A cette époque-là, où il y a une très grande différence entre les classes sociales, la tentation est forte pour les nobles et les riches de mépriser ceux qui sont d'une famille pauvre.



104 Parmi les novices, il y a un fils d'un grand personnage qui se croit au-dessus des autres.

Benoît lui demande alors de tenir, pendant les repas au réfectoire, la lampe de la communauté, fonction qui, autrefois, était réservée aux esclaves.

Le jeune moine est sur le point de se révolter.



105 Benoît l'appelle :

« Mon fils, pense un peu aux humiliations que le Fils de Dieu a voulu subir pendant sa Passion pour te guérir de ton orgueil. Remercie-Le de te fournir l'occasion de cultiver en toi l'humilité... »

Immédiatement, le jeune homme retrouve la paix et, à partir de ce moment, devient un bon religieux.



106 Grâce aux conseils, et encore plus à l'exemple du Père Abbé, les moines font des progrès dans toutes les vertus, et bientôt le monastère du Mont Cassin devient la maison du bonheur.

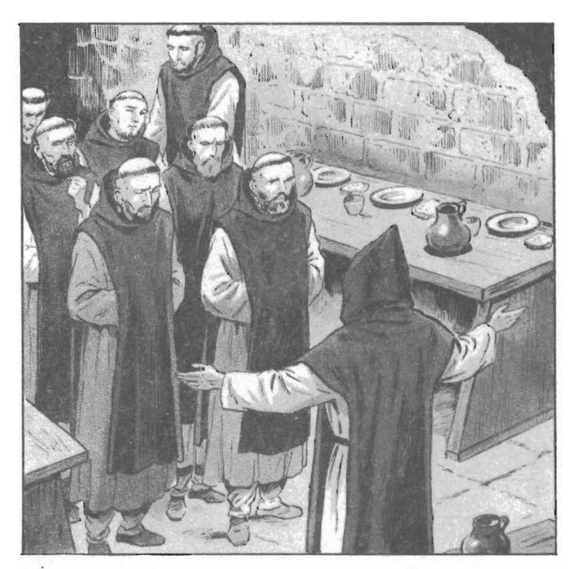
Le temps est partagé entre la prière, la lecture des Livres saints et le travail manuel.

Sept fois par jour, les moines vont à l'église chanter l'office divin.

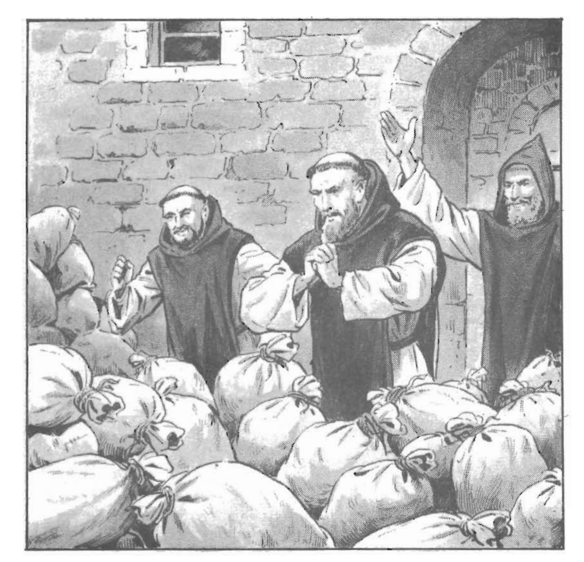


107 Ils prient Dieu, non seulement pour eux, mais pour tous les hommes, afin que, se considérant comme des fils du même Père des cieux, ils s'aiment davantage comme des frères.

Le reste du temps, les moines doivent travailler, soit à la bibliothèque, soit dans les champs ou dans les divers services du monastère. Presque tous les moines apprennent ainsi à connaître un métier pour le bien de la communauté.



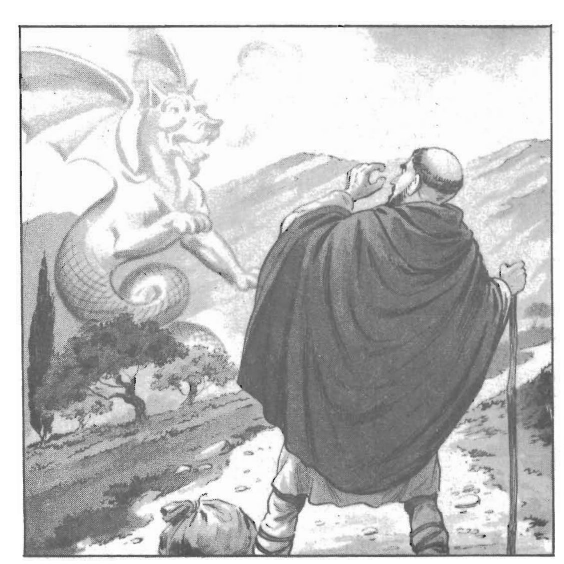
108 Malheureusement, les guerres rendent le ravitaillement difficile. Un jour, pour le repas du soir, il ne reste en tout et pour tout que cinq pains. Benoît, en descendant au réfectoire, voit l'inquiétude des frères : une mince tranche de pain pour souper, c'est bien maigre ! Il les réconforte : « Priez Dieu avec confiance, leur dit-il, et Dieu qui n'abandonne pas les petits oiseaux n'abandonnera pas ses religieux qui travaillent et vivent pour Lui. »



109 Le lendemain, on trouve devant la porte du monastère 200 sacs de farine. Et on ne sut jamais par qui Dieu les avait envoyés !

Il arrivait parfois qu'un religieux, fatigué de la vie monastique, demande à rentrer chez lui. Souvent ce n'est qu'une tentation.

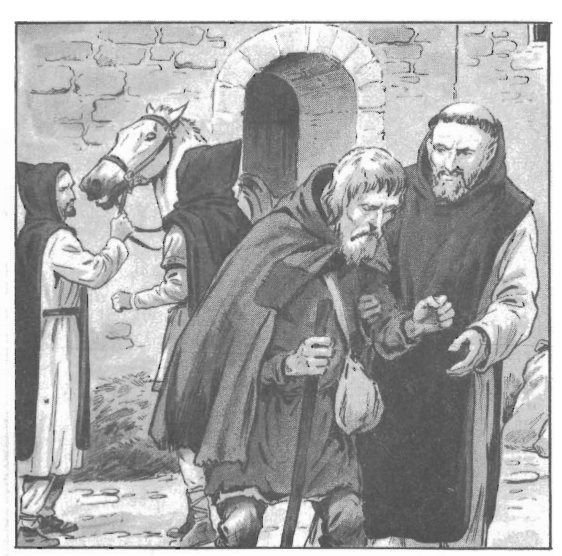
Un jour, un frère réclame auprès du Père Abbé sa liberté.



110 « Tu veux partir ? eh bien ! soit, tu le peux, tu es libre... »

Tout heureux, l'autre prépare ses affaires et se précipite vers la sortie. A peine a-t-il fait une centaine de pas qu'il a la vision d'un dragon tout prêt à se jeter sur lui.

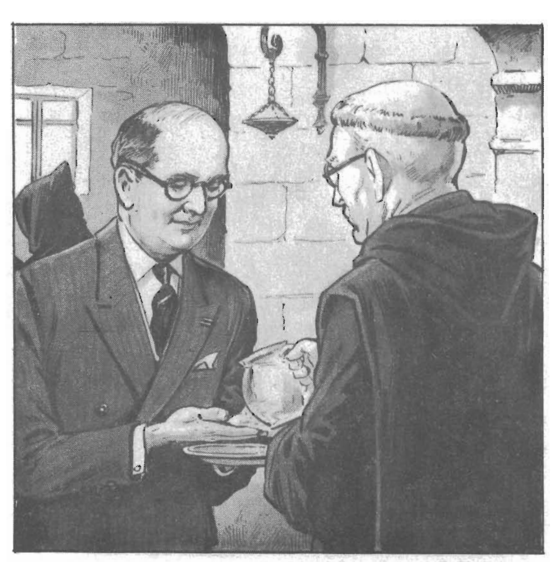
Le religieux comprend le danger qui le guette. Il revient rapidement au monastère demander pardon au Père Abbé ; et il fut désormais jusqu'à sa mort un religieux fidèle.



111 Benoît voulait que le monastère soit très accueillant pour les voyageurs.

A cette époque-là, les voyages étaient longs et il y avait peu d'auberges sûres où l'on ne risquait pas d'être volé.

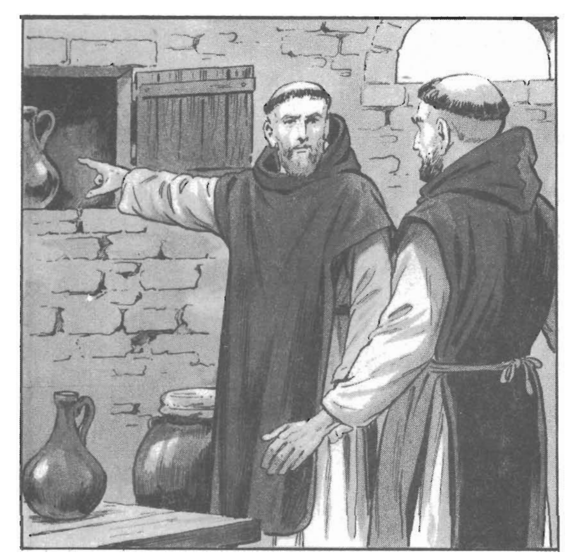
Les moines se font donc un devoir de recevoir tous ceux qui se présentent, et surtout les plus pauvres d'entre eux, comme s'ils recevaient le Christ en personne.



112 Autrefois même, comme beaucoup voyageaient à pied, ils devaient commencer par leur laver eux-mêmes les pieds.

Aujourd'hui, si tu vas déjeuner dans un monastère bénédictin, tu verras que le Père Abbé, avant d'entrer au réfectoire, verse de l'eau sur tes mains en signe de bon accueil.

La famine attire beaucoup de pauvres gens à l'abbaye. Benoît ordonne alors que toutes les provisions leur soient distribuées.



113 L'économe, qu'on appelle le « cellérier », en est parfois malade d'inquiétude : « Comment va-t-on faire demain ? Il n'y aura rien à manger pour les moines... »

Benoît s'aperçoit un jour que, malgré ses ordres, on a gardé une bouteille d'huile.

« J'avais dit de tout donner...

— Mais, Père Abbé, j'ai cru bien faire de garder une bouteille pour le monastère...

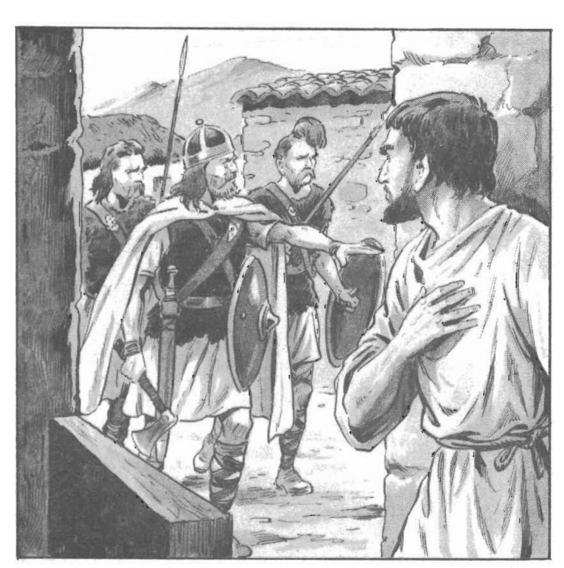


114 — Oh ! homme de peu de foi... Apporte-moi cette bouteille ! »

Et Benoît la jette par la fenêtre.

Le lendemain, non seulement on retrouve la bouteille intacte, mais des tonneaux d'huile ont été miraculeusement apportés dans les caves de l'abbaye.

Dieu récompense toujours ceux qui Lui font confiance.



115 Benoît est considéré par tous comme le protecteur des faibles et des pauvres.

Un jour, un paysan voit sa ferme envahie par une troupe de Goths. L'officier qui commande la troupe est un Barbare appelé Zalla, qui s'est fait une spécialité de torturer les laboureurs jusqu'à ce qu'ils lui aient remis tout leur argent.

Mais le pauvre paysan n'a plus rien chez lui.



116 Son compte est bon. Il sera tué puisqu'il ne peut rien donner. Il a beau protester...

Soudain, au milieu de son supplice, le pauvre homme a une idée : à bout de souffrance, il finit par crier :

« Oui, j'ai de l'argent, mais pas ici. Je l'ai confié à mon voisin, le Père Abbé du Mont Cassin ! »

L'officier ne se le fait pas dire deux fois.

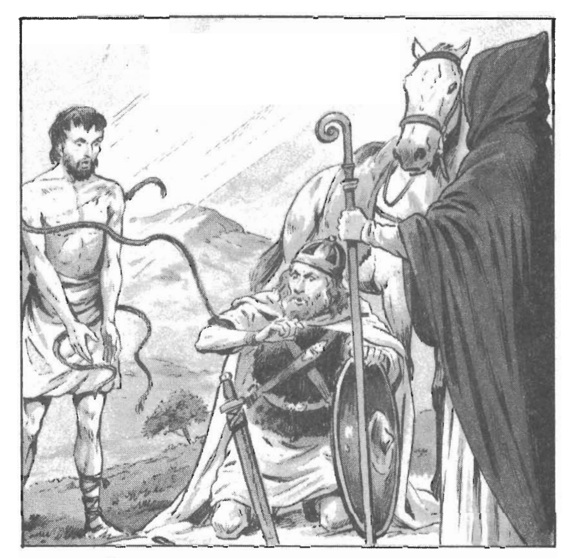


117 Il saute sur son cheval et, emmenant avec lui le malheureux fermier ligoté, il se met en route pour le monastère.

Le Père Abbé se tient justement près de la porte, lisant un manuscrit.

L'officier descend de cheval, marche résolument vers Benoît et, l'air farouche, s'écrie :

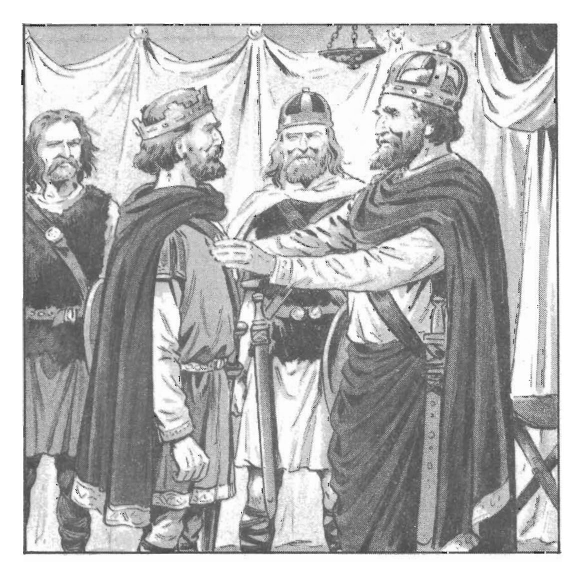
« C'est toi, le Père Abbé ? Rends à ce paysan l'argent qu'il t'a confié... »



118 Calme, Benoît lève les yeux vers le pauvre paysan, dont les liens se défont d'eux-mêmes, à la grande stupéfaction du Barbare.

Epouvanté, Zalla se prosterne aux pieds du moine. Benoît le relève, le confie à deux religieux pour le restaurer ainsi que le pauvre paysan.

Vaincu par tant de patience, de calme et de charité, le pillard demande pardon et promet de ne plus inquiéter les fermiers des environs... Et il tint sa promesse !



119 L'histoire est racontée au roi des Goths, le Général Totila.

Celui-ci veut connaître cet homme extraordinaire. Mais il se méfie et envoie d'abord l'un de ses lieutenants, avec l'ordre de se présenter au couvent comme s'il était le roi, revêtu des vêtements princiers.

Benoît n'est pas dupe :

« Va dire à ton maître qu'il vienne lui-même. J'ai à lui parler ! »



120 Totila vient donc en personne.

Il est tellement impressionné par la lumière qui semble rayonner du visage de l'Abbé qu'il n'ose s'approcher et met son bras devant ses yeux.

Benoît l'appelle :

« Viens ici, et mets-toi à genoux ! »

L'autre obéit, comme malgré lui.



121 « Tu as fait beaucoup de mal, il faut que tu répares. Cesse tes cruautés, modère tes hommes. Tu vas entrer dans Rome, mais prépare-toi au jugement de Dieu. Dans dix ans, tu mourras... »

Ces paroles, dites avec calme et assurance, ne furent jamais oubliées par Totila.

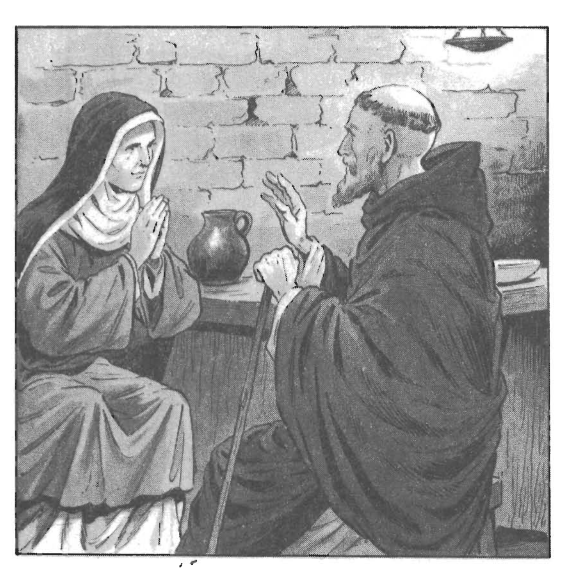
Il se montra moins cruel. La prédiction se réalisa exactement. Après avoir pris Rome, le roi des Goths mourut en 552, juste dix ans plus tard.



122 Les parents de Benoît sont morts depuis longtemps, mais sa sœur Scholastique est devenue Abbesse d'un monastère de religieuses.

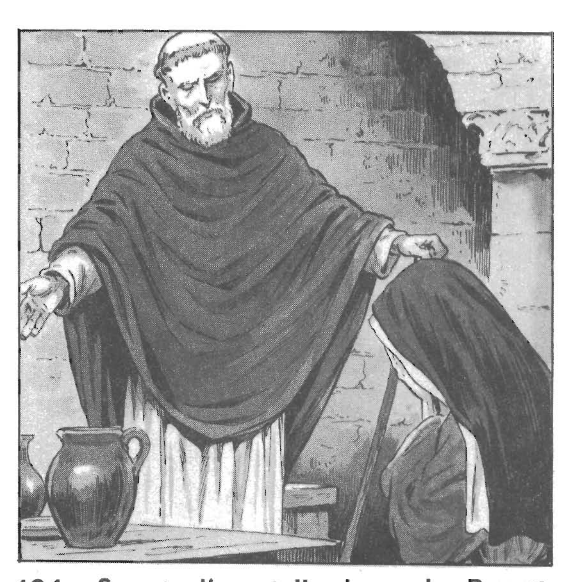
Elle vient une fois par an voir son frère au Mont Cassin. A l'hôtellerie située en dehors de la clôture, Benoît s'entretient avec elle de leur vie religieuse.

En 547, Scholastique a le secret pressentiment que c'est la dernière fois qu'elle rencontre son frère en ce monde.

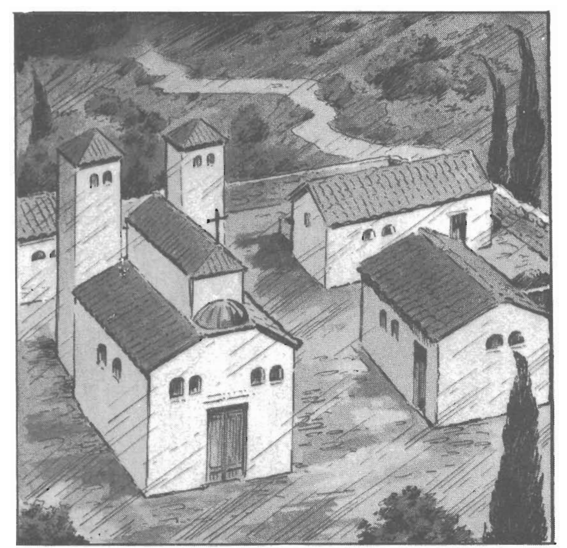


123 Jamais ils ne parlent du bonheur du paradis avec tant de ferveur et de joie. Aussi les heures s'enfuient-elles comme en un rêve, et ce n'est que tard dans la soirée qu'ils songent enfin à manger.

Le repas achevé, leurs pieux entretiens vont normalement prendre fin. Mais voilà que la religieuse demande brusquement à son frère la faveur exceptionnelle de les prolonger.



124 Surpris d'une telle demande, Benoît refuse catégoriquement. Il est sévère sur le chapitre de la clôture, exigeant que ses moines rentrent toujours pour la nuit : il veut en toute chose être le premier à donner l'exemple. Pourtant, la demande de Scholastique n'est pas l'effet d'un caprice. Ce désir lui a été envoyé par Dieu, elle en est sûre. Aussi, cachant sa tête entre ses mains, elle demande au Tout-Puissant de faire en sorte que la résistance de son frère soit vaincue.



125 La façon dont Dieu l'exauce est restée célèbre et, bien que ce soit le seul détail connu de la vie de sainte Scholastique, il a suffi à assurer sa popularité.

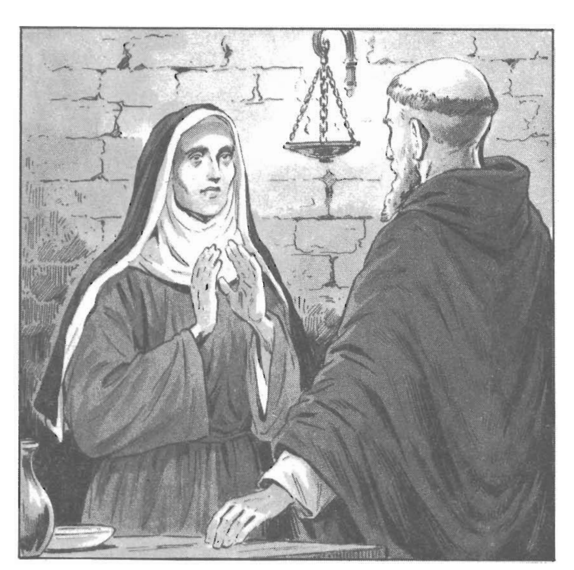
En effet, à peine a-t-elle achevé sa prière que le ciel, jusque là pur et limpide, s'obscurcit et que des trombes d'eau s'abattent sur la montagne.



126 Il faut avoir vu un orage de printemps dans les Apennins pour comprendre que Benoît est réellement prisonnier dans l'hôtellerie, surtout à une époque où les chemins n'étaient pas praticables comme aujourd'hui.

Le vieillard comprend que sa sœur a eu gain de cause, mais ce n'est pas sans une pointe de reproche qu'il lui en fait la remarque :

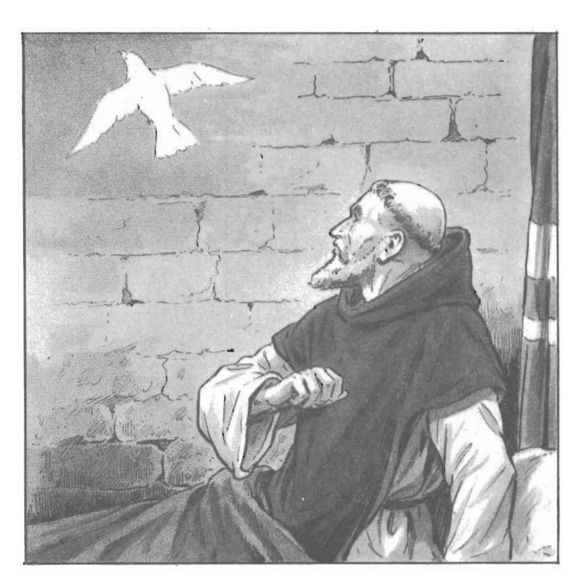
« Dieu vous pardonne, ma sœur ! Qu'avez-vous fait ? »



127 La réponse est charmante :

« Je vous ai prié et vous n'avez pas voulu m'écouter... J'ai prié mon Seigneur et Il m'a exaucée. Maintenant, partez si vous le pouvez. Laissez-moi et retournez au monastère ! »

Benoît et Scholastique reprennent donc leurs saintes conversations jusqu'à l'aube puis, l'âme pacifiée et pleine de Dieu, la religieuse regagne son couvent.



128 Elle devait y mourir très peu de temps après, gardant dans son cœur le souvenir de cette dernière joie. Et Benoît a, de sa cellule abbatiale, la vision de l'entrée de cette âme au paradis. Il voit une colombe monter vers le ciel, et il comprend que le Seigneur l'avertit par ce signe de la bienheureuse mort de sa sœur.

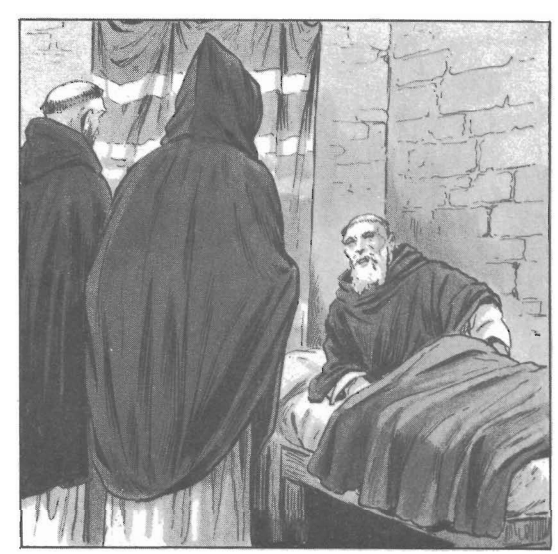
Heureux à l'idée de la gloire céleste méritée par Scholastique, il sort à la hâte pour demander aux moines de louer Dieu pour cette grâce.



129 En même temps, il comprend pourquoi, l'autre soir, Dieu a permis un entretien plus long qu'à l'ordinaire.

Il a encore un geste de piété fraternelle en faveur de sa sœur : il envoie chercher son corps et le fait déposer au monastère du Mont Cassin, dans le tombeau qu'il a déjà préparé pour lui-même, dans l'oratoire de saint Jean-Baptiste.

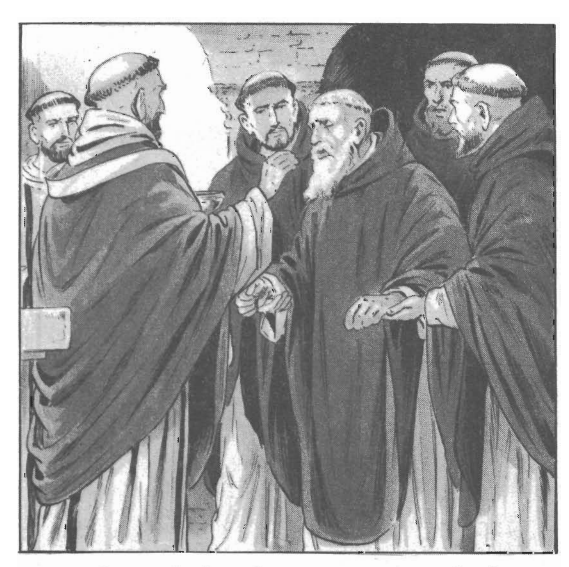
Cette union entre Benoît et sa sœur est à l'origine d'une tradition qui dure encore.



130 En effet, auprès des monastères de moines Bénédictins, on trouve souvent un monastère de Bénédictines.

Benoît cependant sait sa fin prochaine. Il l'a confié à quelques intimes de son entourage, tandis qu'à d'autres, qui vivent loin du Mont Cassin, il a laissé entendre qu'ils seraient avertis par Dieu le moment venu.

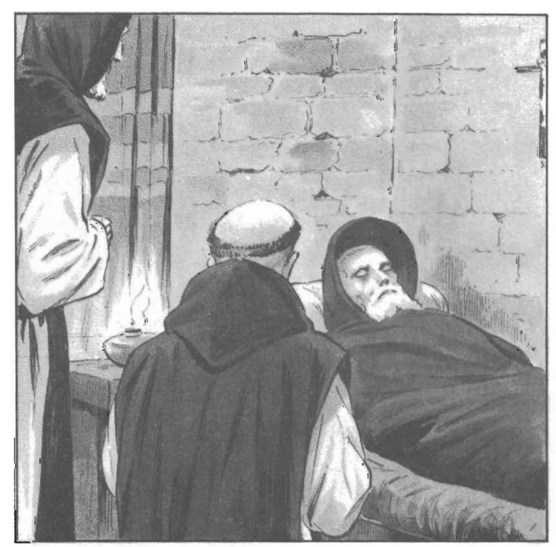
Un jour donc, pris d'une fièvre violente, il prévient ses frères d'avoir à ouvrir son tombeau.



131 Sa maladie dure six jours et le laisse absolument sans forces. Comprenant que son heure a sonné, il demande à être transporté à l'église.

A cette époque, en effet, les derniers sacrements étaient autant que possible reçus dans l'église.

Saint Benoît reçoit donc la communion sous les deux espèces, suivant la pratique d'alors. Il pousse l'énergie jusqu'à vouloir communier debout, soutenu par ses disciples.



132 C'est dans cette attitude, dictée, non par la vaine gloire, mais par le respect envers l'Eucharistie, qu'il meurt, épuisé par ce dernier effort.

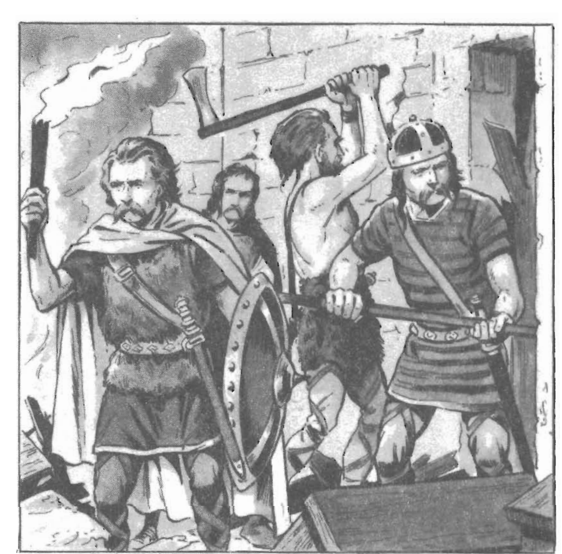
On est en 547, probablement le 21 mars qui était, cette année-là, le jeudi-saint.

Ceux de ses disciples éloignés, à qui il a promis un signe de Dieu ont, au même moment, la même vision :



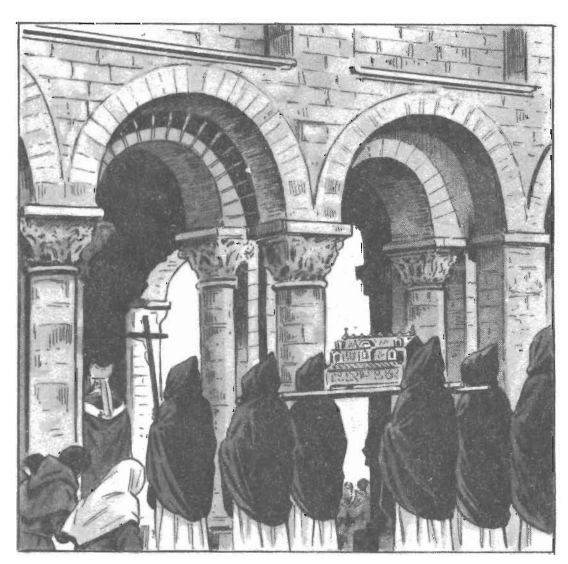
133 Il leur semble voir les cieux ouverts. Une voie triomphale y conduit, semée de riches tentures et illuminée par mille flambeaux. Elle semble bien destinée à Benoît puisqu'elle part de la cellule abbatiale, tandis qu'une voix s'élève disant : « Voici Benoît, le bien-aimé de Dieu, qui monte vers le ciel... »

Des miracles étonnants se produisirent ensuite sur son tombeau. Les pèlerins y accouraient en foule.



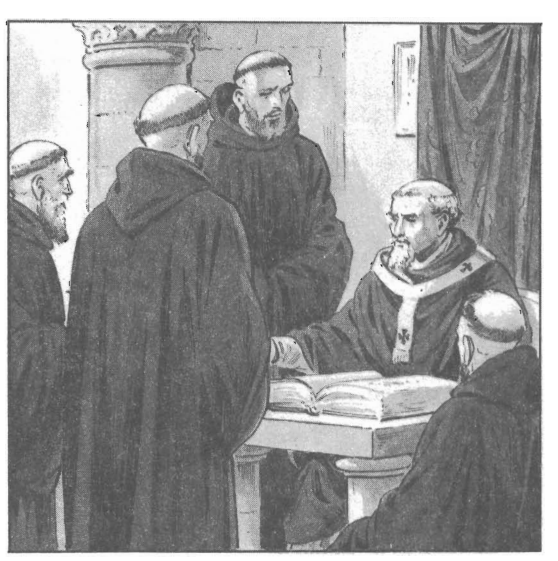
134 Malheureusement les invasions reprirent de plus belle en Italie. Un nouveau peuple venu du Nord, celui des Lombards, parcourut le pays en accumulant les ravages. Moins de cinquante ans après la mort de Benoît, le monastère était anéanti de façon si totale qu'on ne savait même plus où était enterré le Patriarche des Moines, ni sa sœur Scholastique.

Saint Benoît avait d'ailleurs prophétisé de son vivant la fin tragique de sa maison.



135 La destruction du Mont Cassin eut une conséquence étonnante : les reliques du saint et de la sainte se trouvent maintenant en France !

En 703, des moines français envoyèrent une équipe en Italie pour exhumer leurs ossements. On leur bâtit des mausolées splendides : pour sainte Scholastique : l'église N.-D. de la Couture, au Mans. Pour saint Benoît : la basilique de Fleury, ou saint Benoît sur Loire, le joyau de l'art roman.



136 Quant à la communauté des moines cassiniens, elle s'était réfugiée auprès du Pape Grégoire le Grand, qui les prit pour collaborateurs.

Car il avait de grands projets missionnaires et il pensait que le meilleur moyen de convertir les païens et les barbares, c'était de vivre au milieu d'eux en pratiquant la règle de saint Benoît.

On peut le considérer aussi comme un fondateur de l'Ordre bénédictin.

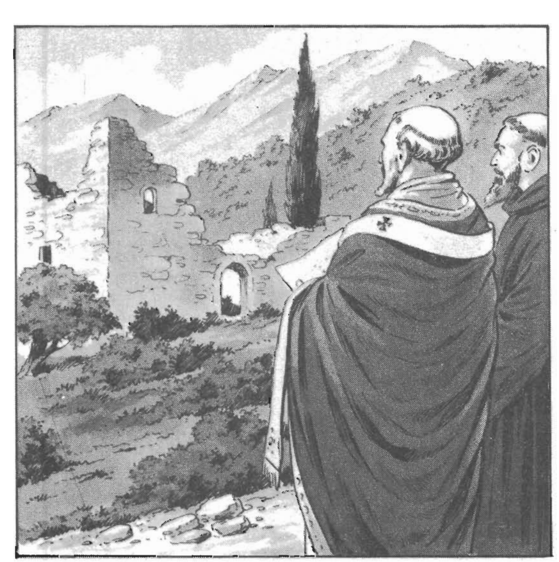


137 Car le temps de la puissante « cité » chrétienne groupée autour de son évêque est bien passé. Les villes ne sont plus, comme jadis, des centres très prospères et très peuplés, avec leurs marchés ou leurs ports, leurs écoles et leurs basiliques. Deux grands fléaux se sont abattus sur elles : la guerre et les impôts. On y vit souvent dans la misère et la crainte. Les évêques songent plus à défendre leurs fidèles contre les violences de toute sorte qu'à étendre les territoires chrétiens.



138 L'abbaye campagnarde, au contraire, telle que saint Benoît la décrit dans sa Règle, disciplinée, riche en hommes et en blé, est très bien équipée pour les œuvres missionnaires dans un monde pauvre et désorganisé.

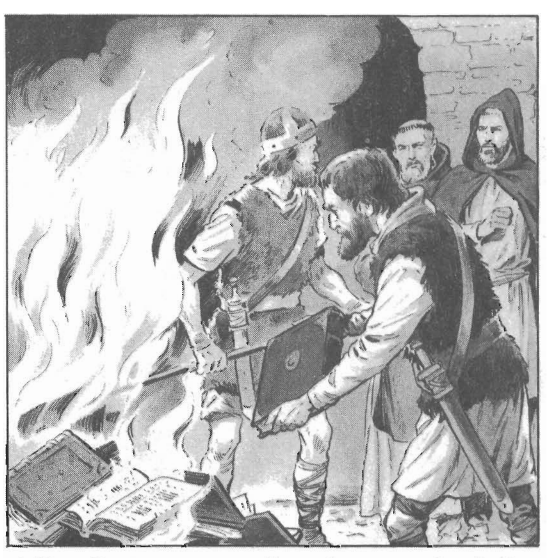
D'ailleurs, Benoît lui-même n'a-t-il pas converti les environs de Subiaco et du Mont Cassin par ses prédications, ses charités et le saint exemple de ses moines ?



139 Quel gain pour l'Eglise si des centaines de monastères semblables à ces deux-là pouvaient être fondés dans tous les coins de l'Europe !

Grégoire-le-Grand ne rêve pas seulement de convertir le monde, mais aussi de le civiliser.

L'Europe a ses champs en friche et ses édifices en ruines. Il lui faut des moines agriculteurs et architectes.



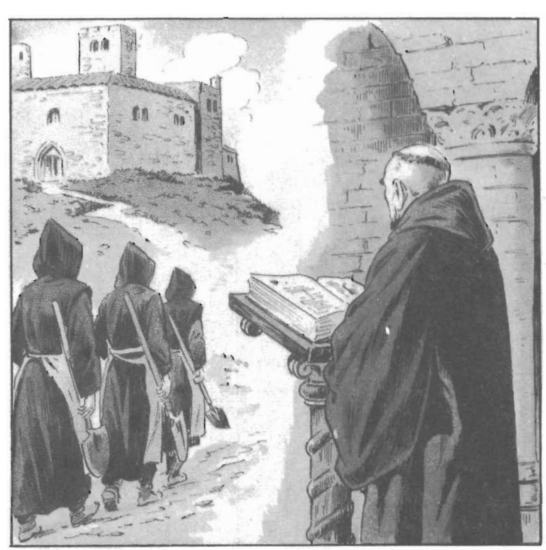
140 On y méprise l'étude, on y brûle les bibliothèques. Les moines sont des savants et des copistes. Partout où ils s'installeraient, la belle culture romaine et chrétienne des siècles précédents pourrait revivre.

En fait, il faut quatre longs siècles pour que le rêve du grand Pape soit réalisé. Ce n'est qu'après l'an 1000 que l'Europe retrouve une civilisation digne d'être comparée à celle de Rome.

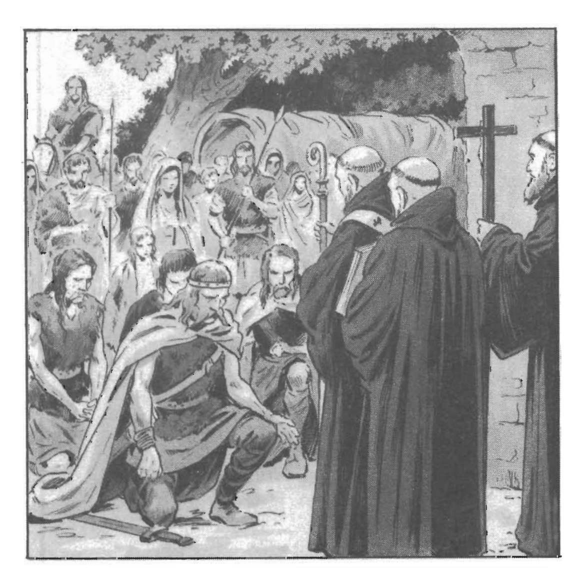


141 Tous les historiens reconnaissent que saint Grégoire a vu juste et que la Règle bénédictine a été le moyen de vaincre l'ignorance et la brutalité des Barbares. C'est ce qu'a voulu proclamer Pie XII en 1947 quand, à l'occasion du XIVe centenaire de la mort du Patriarche, il l'a appelé « le Père de l'Europe ».

Les premiers missionnaires partis de Rome sont saint Augustin et ses compagnons. Ils fondent à Cantorbery, en Angleterre, une abbaye qui devient la capitale religieuse du pays.

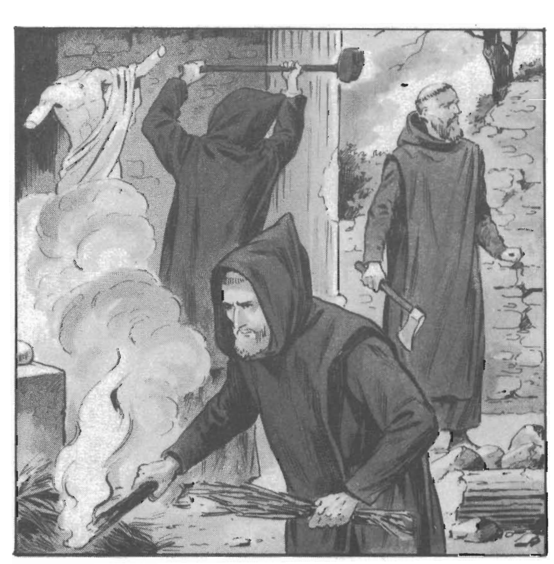


142 Les Iles Britanniques comptent déjà, il est vrai, quelques monastères, mais ils sont peuplés de moines irlandais disciples de saint Columba, un apôtre au tempérament de feu, qui ressemble presque autant à un chef de guerre qu'à un supérieur religieux. Les Bénédictins apportent avec eux leur ardeur missionnaire et leur goût pour les beaux manuscrits, car l'apostolat et la copie des textes furent longtemps, avec le défrichage et l'enseignement, les grandes occupations des moines.



143 Les premiers pays à profiter de ces bienfaits sont les vieilles terres chrétiennes où les envahisseurs païens et hérétiques se convertissent, tribu par tribu : la Gaule, l'Espagne, et surtout l'Angleterre, la plus belle réussite monastique, qui fut la patrie de l'écrivain bénédictin saint Bède, l'un des Docteurs de l'Eglise (1). L'Angleterre mérita même le surnom d'« Ile des saints ».

(1) L'Eglise donne ce titre aux saints qui ont écrit les plus beaux livres de doctrine chrétienne : saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales, etc...



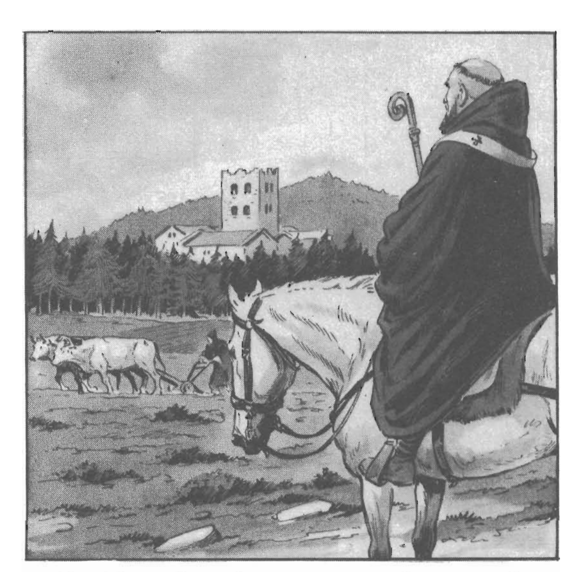
144 Puis, les moines-apôtres commencent à se lancer à l'assaut des pays qui n'ont jamais entendu prêcher l'Evangile et où l'on adore encore les vieilles divinités germaniques : le ciel, le tonnerre, la lune, les arbres.

Ils meurent martyrs par centaines, car ils ne font aucune concession à l'idolâtrie et, comme leur Patriarche au Mont Cassin, ils détruisent les sanctuaires païens par le feu et la hache.



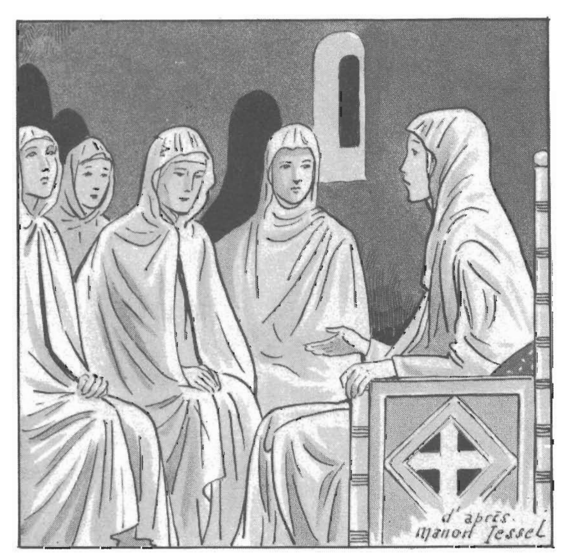
145 Saint Boniface, martyrisé en Allemagne, et saint Adalbert, en Prusse, sont tous deux bénédictins, ainsi que saint Anschaire, l' « apôtre du Nord », que l'on vénère encore aujourd'hui comme patron de la Suède.

Ils ne sont pas seulement Abbés de leur monastère, ils sont aussi évêques de leur diocèse. Car le Pape les envoie dans les régions inconnues, revêtus de la plus haute autorité religieuse.



146 De plus, les princes chrétiens leur donnent des pouvoirs de gouverneurs civils : en effet, toute la vie économique et intellectuelle des pays nouvellement conquis au Christ dépend de leurs abbayes surgies en plein cœur des forêts.

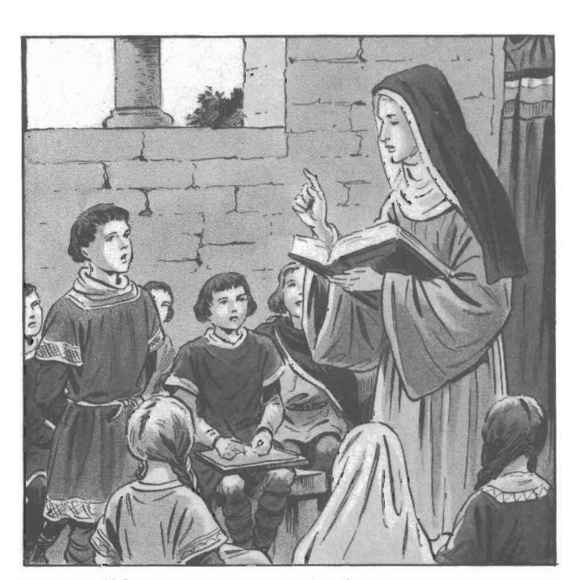
Le monde a gardé le souvenir de ces moines pionniers qui ont transformé les landes nordiques en champs de seigle, et sont les créateurs de plusieurs nations européennes.



147 Les religieuses bénédictines se sont associées dans tous les pays à la conquête chrétienne, et ont eu, elles aussi, d'innombrables martyres.

Leur rôle, où s'est illustrée en particulier sainte Odile [1], patronne de l'Alsace, est avant tout d'obtenir par leurs prières la grâce de Dieu pour l'œuvre de leurs frères moines, mais aussi d'être, pour les féroces germains et slaves de la forêt, des modèles de douceur chrétienne.


(1) Lire la vie de Sainte Odile, par Marie-Colette Maïné, dans la même collection.

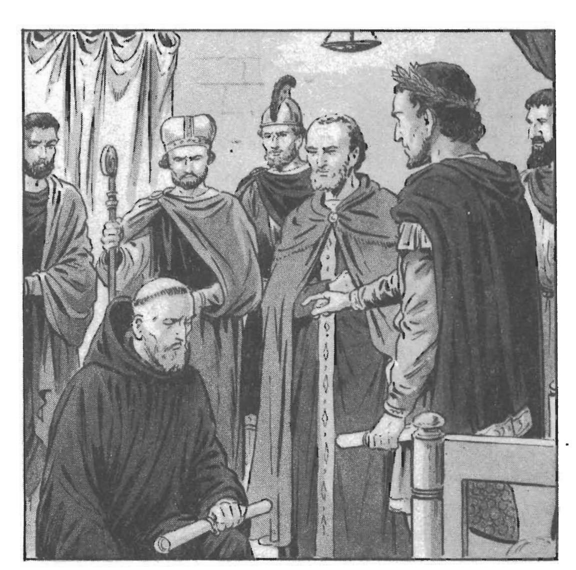


148 Plus tard, quand des provinces entières ont enfin reçu la foi et que des états chrétiens y sont organisés, les moniales, autant que les moines, ont une tâche presque officielle : celle de l'enseignement. La Règle prévoit que l'on peut recevoir dans les monastères de tout jeunes enfants. Aussi, les rois chrétiens de l'époque font-ils élever dans les abbayes les fils et les filles de leurs vassaux et des chefs étrangers récemment soumis.



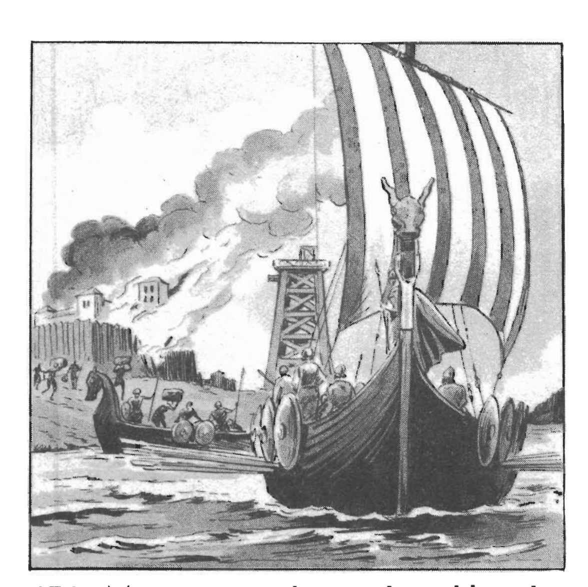
149 Lorsqu'on représente Charlemagne visitant les écoles de son empire, on se trouve, en fait, dans un monastère bénédictin.

Il y a ainsi en Europe des milliers de petites Scolastique, de jeunes Maur et de jeunes Placide, et, quand ceux-ci ont grandi, c'est parmi eux que les rois choisissent leurs conseillers. Les grands hommes d'Etat de l'époque : Hincmar, Hilduin, saint Loup, sont tous des moines.



150 Le successeur de Charlemagne, Louis le Pieux, veut donner un Supérieur à tous les religieux de ses états.

Ce Supérieur s'appelle aussi Benoît. Connu sous le nom de saint Benoît d'Aniane, il joue le rôle de premier ministre et de grand Maître de l'Université ; et pourtant il n'est rien d'autre qu'un humble religieux et le premier serviteur de la Règle.



151 Mais autour des écoles abbatiales vivent tellement de gens qui en dépendent plus ou moins, que le chef d'un couvent est comme le chef d'une ville. Le travail et la paix monastiques font naître partout la prospérité.

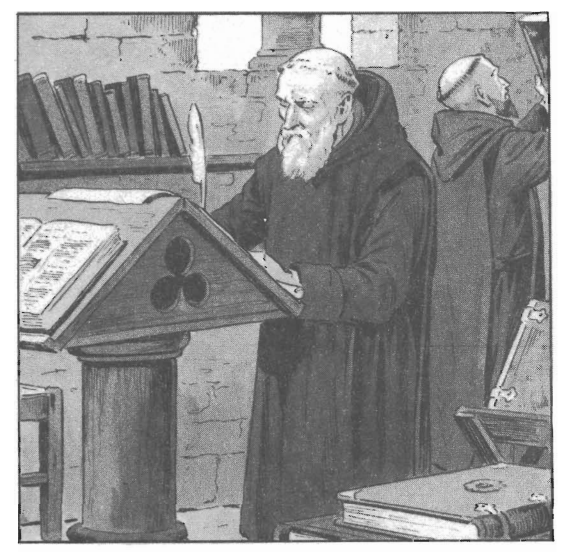
Pourtant, rien n'est plus instable que la sécurité à cette époque. Les pirates normands et sarrasins viennent piller les Abbayes où ils récoltent leurs plus beaux butins. Eux aussi font des milliers de martyrs parmi les moines et les moniales.



152 Et l'on voit des communautés religieuses fuir à pied sur les routes, avec leurs protégés, emportant comme unique trésor les reliques de leurs saints et les parchemins de leurs bibliothèques.

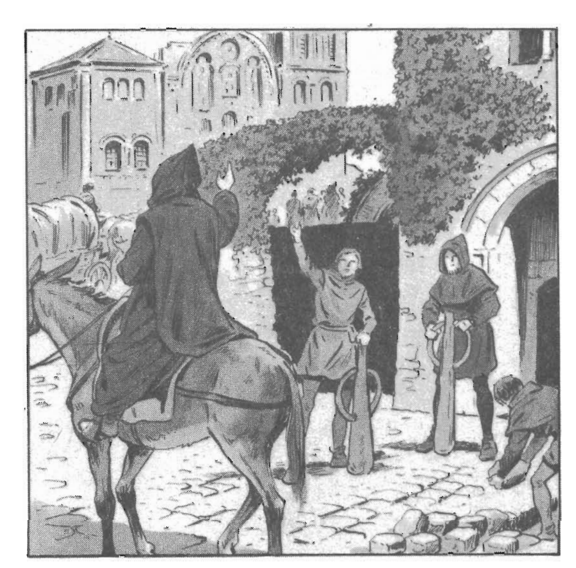
Car les bibliothèques sont le trésor des moines. Elles représentent tellement de travail !

Le moine scribe est un des héros de son époque, à côté du moine bûcheron et du moine prêcheur.

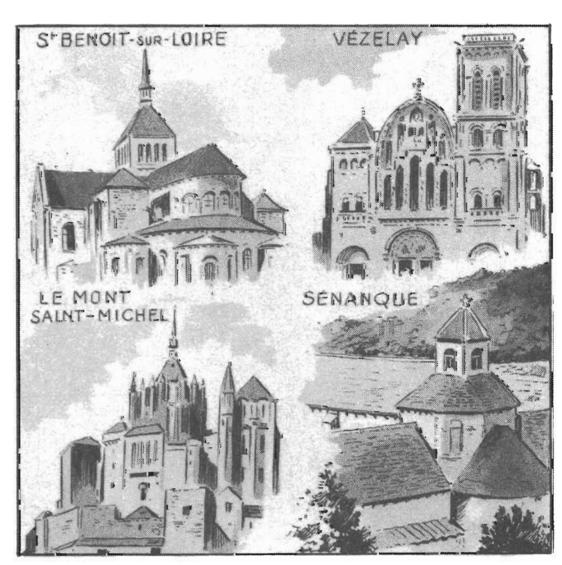


153 Certains d'entre eux, par amour de l'obéissance et du devoir, sont restés penchés sur leurs pupitres, écrivant pendant de très longues heures tous les jours de leur vie.

La bibliothèque est aussi le trésor des esprits chrétiens. La culture romaine que saint Grégoire-le-Grand veut maintenir dans le monde, ce sont les religieux de ce temps-là qui l'ont fait survivre presque entière, grâce à leurs plumes d'oie et à leurs grands feuillets de peau.



154 Le long effort des fils de saint Benoît finit par porter des fruits. Le monde retrouve la prospérité et l'ordre. Au XIe siècle, l'Europe chrétienne a de nouveau ses états et ses villes, ses routes et ses ports. Les écoles épiscopales sont en plein essor. Les paysans sont protégés par la Trêve de Dieu. Sur le monde alors en paix, comme jadis sur le monde en guerre, les monastères gardent une très heureuse influence. Ils continuent à porter le témoignage de la recherche de Dieu.



155 La gloire des moines de ce temps-là fut de répandre dans la chrétienté la louange de Notre-Dame.

Cependant, les grands travaux ne sont pas abandonnés. Il reste toujours des forêts à défricher, et surtout, on se met à bâtir. Les moines deviennent de grands maîtres de l'architecture. Tu as entendu parler de l'art roman, des églises célèbres que sont Vézelay, Saint-Front, Moissac, Saint-Benoît-sur-Loire, Aiguebelle ou du Mont Saint-Michel. Ce sont là des œuvres monastiques.



156 Les Bénédictins en robe noire (de Cluny), ou en robe blanche (de Cîteaux) ont couvert l'Europe de ces églises abbatiales voûtées, massives, en belle pierre, que les gens admirent trop souvent sans penser qu'elles sont là pour la gloire de Dieu.

Les moines de Cluny veulent rendre gloire à Dieu par leurs chants et la beauté des cérémonies liturgiques. Rien n'est trop beau pour le Seigneur.



157 Les Cisterciens, qui sont des Bénédictins réformés par saint Bernard, ont surtout retenu de la Règle son idéal de pauvreté et de simplicité. Ils attachent aussi plus d'importance à la pénitence corporelle, et leur vie est très mortifiée.

Ainsi, à cette époque du moyen âge chrétien, les fils de saint Benoît continuent à servir l'Eglise. Ils se sanctifient pour elle en étant ses liturgistes et ses pénitents, tout aussi bien que ses architectes.



158 A la même époque, les religieuses bénédictines se consacrent de préférence à la prière silencieuse au fond des cloîtres, menant une vie toute d'oraison.

Mais alors que les moines ont été surtout des chantres de Notre-Dame, les moniales répandent plutôt dans l'Eglise le culte du Sacré-Cœur. L'une d'entre elles surtout, sainte Gertrude, est restée célèbre par sa fervente dévotion au Cœur de Jésus.



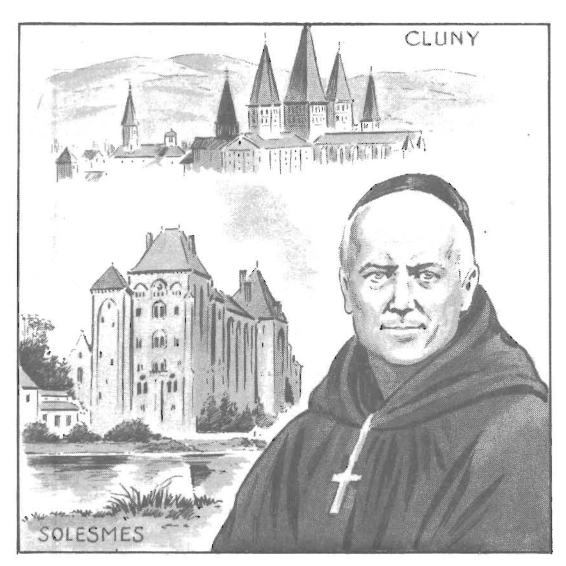
159 Certains monastères au moyen âge sont tellement hospitaliers qu'ils transforment souvent leurs hostelleries en hôpitaux.

Un monastère de bénédictins normands, le Bec-Helluin, devient la plus célèbre faculté de médecine du temps, et les médecins vont y apprendre leur métier.



160 Au XVII[e] siècle, des moines français très savants créèrent une science nouvelle : la paléographie. Celle-ci consiste à étudier les vieux manuscrits, ainsi qu'à éditer les œuvres anciennes.

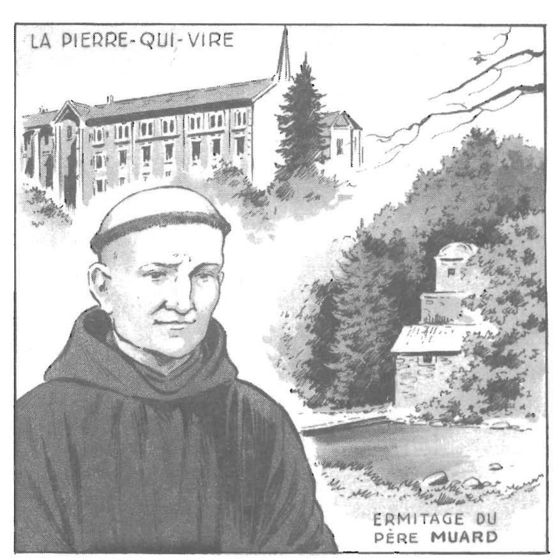
C'est à cause d'eux qu'on dit encore maintenant : « un travail de Bénédictin », ou « savant comme un Bénédictin ». Le plus célèbre fut un saint moine de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, Dom Mabillon (1637-1707).



161 La tradition de ces savants moines est restée très vivante en France et en Belgique.

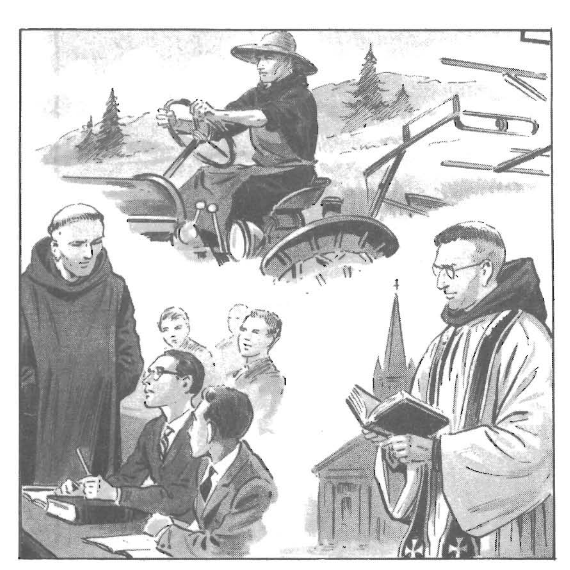
Les Bénédictins de Solesmes en particulier ont édité de très importants ouvrages de paléographie, surtout de paléographie musicale. Car ils restent fidèles au souvenir de Cluny et aiment les beaux offices et la liturgie grandiose.

C'est en 1830 que l'abbaye de Solesmes fut restaurée par les moines de Dom Prosper Guéranger.



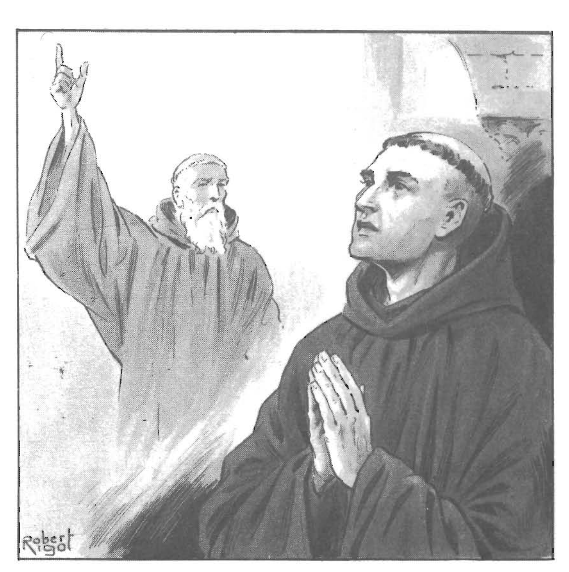
162 Vingt ans plus tard, en 1850, le Père Muard fonde à la Pierre-qui-Vire une autre sorte d'abbaye bénédictine. Prédicateur lui-même, il pense que les moines doivent aussi sortir de leur cloître pour prêcher l'Evangile et porter les sacrements aux fidèles, comme au temps de saint Anschaire et de saint Columba.

Ces deux familles de Bénédictins français sont aujourd'hui très florissantes et ont fondé des dizaines d'abbayes sur tous les continents, de l'Indochine au Canada.



163 Car partout dans le monde on réclame des moines. Les évêques missionnaires aussi bien que ceux des vieux pays chrétiens sont tous très heureux quand ils peuvent se faire aider par des religieux ou des religieuses.

La sainte Règle et l'exemple des moines du temps jadis leur permettent toutes les activités possibles : enseignement, défrichage et agriculture, prédication et mission ; quelquefois même la charge de curés de paroisse.



164 C'est qu'au fond, le plus important travail des moines, celui que leur a fixé principalement leur Père saint Benoît, ce n'est pas cette activité extérieure. C'est en priant et en devenant des saints que les moines servent l'Eglise. Pie XII l'a rappelé en septembre 1953 à tous les Abbés bénédictins réunis à Rome. Et telle était en effet la pensée de saint Benoît. La devise qu'il a laissée à ses enfants le dit clairement : « Qu'en toutes choses, Dieu soit glorifié ! »